

N° 75

L'ami de Rezé

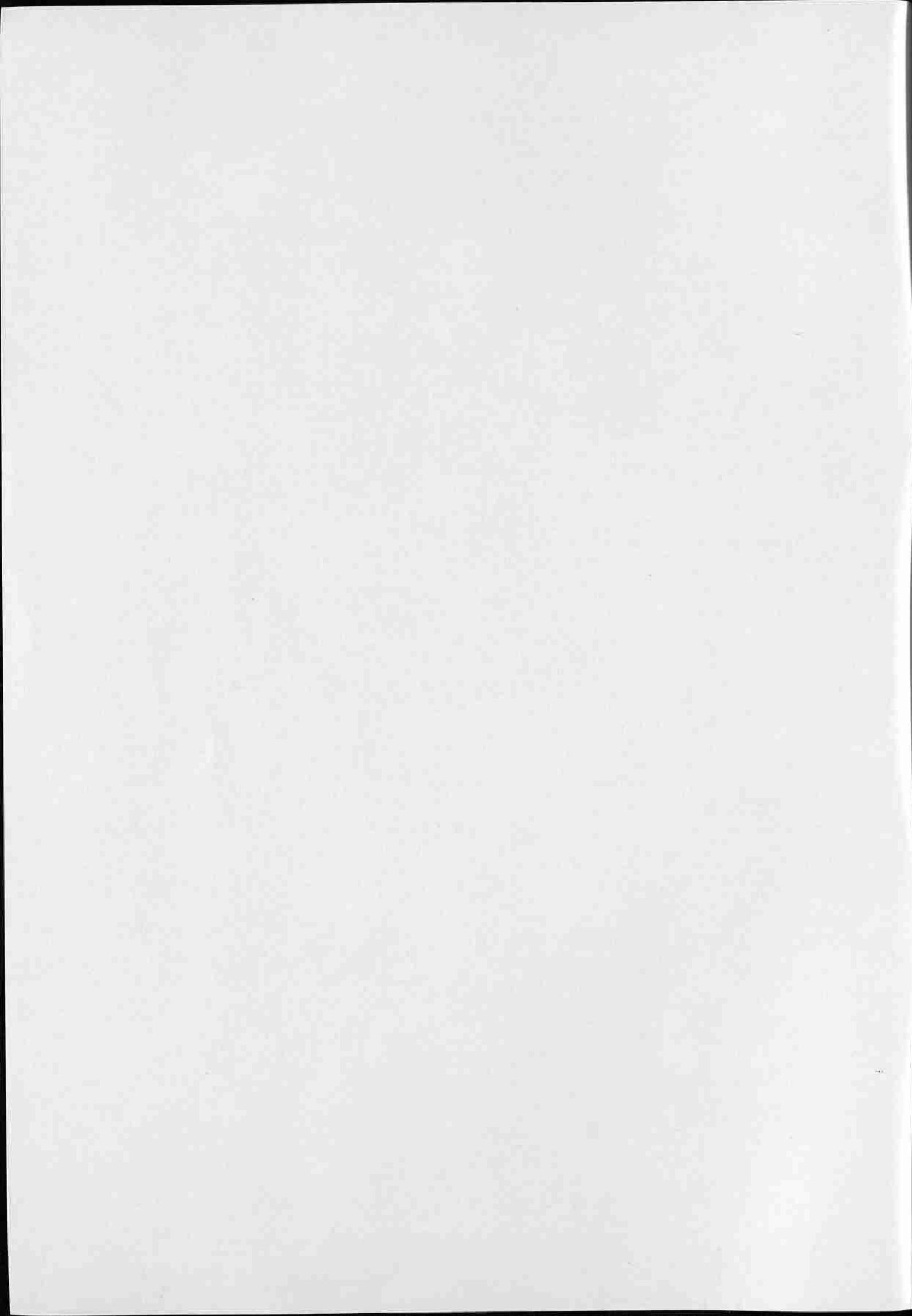
DECEMBRE 2014 - Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé - participation : 6 €

LES SOLDATS REZEENS DANS LA GRANDE GUERRE



Groupe de soldats du 65ème R.I

NUMERO SPECIAL



SOMMAIRE

Le mot du Président – Michel Kervarec _____	Page 3
Enquête sur les habitants de Rezé décédés pendant la 1^{ère} guerre mondiale <i>Jacques Daniel, avec la collaboration d'Isidore Impinna, René Masson et Philippe Michel</i> _	Page 4
L'exaltation chauvine - Michel Kervarec _____	Page 39
Un soldat, Julien Cottier, charbonnier à Saint-Paul, et les siens - Michel Kervarec _____	Page 41
Le soldat François Artaud, médaillé malgré lui - Michel Kervarec _____	Page 49
Gustave Rouxel, sergent-fourrier, au 81^e territorial, capitaine des pompiers de Rezé Michel Kervarec _____	Page 53
Le soldat Paul Briand, de Trentemoult, prisonnier de guerre évadé, témoigne Michel Kervarec _____	Page 57
Le torpillage du « Ravitailleur » en 1915 au large de la Crête - Michel Kervarec _____	Page 63
ORPAR et La Résidence Saint-Paul - Dates de conférences des mardis de l'histoire _____	Page 67
Informations diverses _____	Page 69

Le mot du Président

Chaque numéro de notre revue demande du travail, mais jamais, assurément, il n'y eut tant d'efforts à conjuguer pour parvenir à réaliser celui-ci. Il est consacré exclusivement à la mémoire de ceux qui laissèrent leur vie sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale ou des suites de leurs blessures.

Reconstituer une liste des victimes qui soit fiable n'a pas été une mince affaire et, encore aujourd'hui, on ne peut prétendre détenir l'absolue vérité. Environ 300 soldats habitants de Rezé sont morts, mais il nous reste des vérifications à faire pour plus d'une vingtaine d'autres victimes.

Quatre membres de notre conseil d'administration : Jacques Daniel, Isidore Impinna, René Masson et Philippe Michel ont consacré une très grande partie de leur temps à dresser cette liste et le premier a fait la synthèse de ce travail. Le lecteur en verra tout l'intérêt et il est divers. Peu de communes, sans doute, ont pu en faire autant car le temps de recherche additionné est considérable. Aussi le lecteur nous pardonnera d'être quelque peu en retard sur les délais que nous nous fixons habituellement. La masse des sujets à traiter est tellement importante que, dans les numéros à venir, nous reprendrons le thème à travers d'autres articles.

A l'enquête sur les victimes et au bilan dressé par Jacques Daniel et ses trois collaborateurs, nous joignons quelques témoignages de combattants récupérés presque tous dans les familles.

Il y a celui de Julien Cottier, marchand de charbon à Saint-Paul qui continue à gérer son commerce depuis le front pour tenter d'alléger la tâche de son épouse.

Il y a celui de François Artaud, ouvrier tanneur de la Chaussée, pacifiste avant tout, en haine de l'état-major.

Nous avons encore celui de Gustave Rouxel, comptable et aussi capitaine des pompiers de Rezé, présent à Arras lors du bombardement de cette ville.

Le soldat Paul Briand, de Trentemoult, n'a connu les combats que pendant quelques jours. Fait prisonnier au tout début de la guerre, il s'évadera en 1916 et, grâce à sa connaissance de la langue allemande, parviendra à rejoindre la Hollande et la liberté. Il en a laissé un récit.

En lien avec la guerre sur mer, nous publions aussi le rapport du capitaine Julien Chauvelon, de Trentemoult, dont le navire a été coulé au large de la Crète par un sous-marin autrichien.

D'autres documents sont joints, mais nous ne pouvons reproduire tout ce qui nous est parvenu. Nous espérons d'ailleurs que d'autres témoignages nous parviendront.

Alors, faites-nous vos remarques et pensez aux trésors qui, peut-être, dorment dans un meuble chez vous ou chez vos proches.

Le Président
Michel Kervarec

Enquête sur les habitants de Rezé décédés pendant la 1^{ère} guerre mondiale.

Par Jacques Daniel,
avec la collaboration d'Isidore Impinna, René Masson et Philippe Michel.

Pour l'historien Jay Winter, le premier conflit mondial fut "*le plus grand massacre qu'ait connu la population masculine d'Europe en 300 ans*"¹. Sur un total avoisinant les 74 millions d'hommes mobilisés, plus de 9 millions décédèrent tandis que le chiffre des blessés et des mutilés dépassa les 21 millions.² Si l'on y ajoute celui des prisonniers, on peut considérer que plus de la moitié des hommes ayant participé au conflit en ont été, à un titre ou à un autre, les victimes.

UN BILAN QUANTITATIF ENCORE INCERTAIN

L'empreinte démographique de la guerre a donc été considérable, à Rezé comme ailleurs. Cependant, si ces proportions ne sont pas contestables dans leur généralité, le dénombrement des victimes s'avère beaucoup plus complexe lorsqu'on tente de donner une identité à chacune d'entre elles. Ainsi, pour la ville de Rezé, un siècle après le début du conflit, il est toujours aussi difficile de dire, à l'unité près, quels habitants ont laissé leur vie sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux de l'arrière.

Une pluralité de sources...

Les sources, pourtant, ne manquent pas : l'Armée, la municipalité, l'Eglise, ont toutes produit des listes de soldats décédés en lien avec le conflit. Mais elles ne concordent pas complètement entre elles et leurs chiffres fluctuent. Il n'y a pas à s'étonner de cette situation car leur confection s'inscrit dans des logiques propres à chaque prescripteur. Ainsi, l'Armée ou l'administration, qui instruisent les procédures d'attribution de la mention "Mort pour la France", ne retiennent que les décès qui ont un lien direct avec la guerre. Elles servent au ministère des pensions, notamment, à confectionner un "Livre d'or" officiel qui ouvre des droits pour les familles. Or, d'anciens soldats meurent encore, après le conflit, des suites de maladies contractées pendant la guerre, à cause d'elle ou aggravées par elle, sans obtenir cette reconnaissance. C'est notamment le cas des soldats ayant eu à subir des attaques aux gaz et qui décèdent de tuberculose ou de bronchite chronique, plusieurs années après

¹ Jay Winter : "*Victimes de la guerre : morts, blessés et invalides*" dans Encyclopédie de la Grande Guerre, sous la direction de Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker

² Sur un total de 73 799 467 mobilisés : 9 405 315 décès, 21 219 152 blessés, 7 613 945 prisonniers .
Pour la France : 7 891 000 mobilisés, 1 375 800 décès, 4 266 000 blessés, 537 000 Prisonniers.

la fin de la guerre. Dans d'autres cas, les familles des décédés ne sont pas en mesure d'entamer des démarches pour l'inscription de leur proche.

Toutes les victimes de la guerre ne sont donc pas reconnues comme telles par l'Etat. Ces soldats, "non morts pour la France", nous en avons recensé 28 à Rezé.

Les communes, en revanche, veulent rendre un hommage officiel à tous les soldats disparus et à leurs familles : leurs noms sont gravés, pour la postérité, sur des monuments spécifiques, dans les cimetières ou sur une place publique, ou encore, sur des plaques mémorielles, dans les hôtels de ville. Ce même état d'esprit anime Emile Gabory, l'archiviste du département, lorsqu'à l'instigation du conseil général, après une enquête poussée auprès des autorités locales, il dresse, commune par commune, des listes de soldats décédés³. L'Eglise, elle non plus, n'est pas en reste, qui recense les noms des paroissiens morts "pour Dieu et la patrie".

Pour Rezé, nous disposons de cinq listes : celle établie par le ministère des pensions pour le "Livre d'or" national; celle fournie par la mairie pour répondre à l'enquête d'E. Gabory;⁴ puis celle, plus complète, publiée dans son "Livre d'or" départemental. Enfin, nous avons les noms gravés sur les monuments dans les cimetières Saint-Pierre et Saint-Paul et ceux inscrits sur des plaques mémorielles, aujourd'hui remises dans une réserve, qui se trouvaient dans l'ancienne mairie.

Listes	Nombres	Caractéristiques
Cimetières : (Saint-Pierre et Saint-Paul)	286	Nom simplement suivi de l'initiale du prénom
Plaques mémorielles de la mairie.	288	Nom, prénom, régiment.
Livre d'or national.	248	Nom, prénom, date et lieu de naissance, régiment et grade, date et lieu de décès.
Liste établie par la mairie pour le Livre d'or départemental.	258	Nom, prénom, domicile, âge, grade et régiment, profession, date et lieu de décès.
Liste Gabory (livre d'or départemental)	284	Nom, prénom, domicile, âge, grade et régiment, profession, date et lieu de décès.

Figure 1 : Etat des sources. Les différentes listes de soldats décédés.

³ Emile Gabory : *Les enfants du pays nantais et le XIème corps d'armée*, 1923. (Livre d'or départemental).

⁴ ADLA 237 J 31

...et de critères.

On pourrait penser que la multiplicité des sources conduise à un bilan exhaustif et définitif. En réalité, il n'en est rien car les difficultés à résoudre sont nombreuses.

Il y a d'abord une incertitude sur l'identité réelle des soldats. Mise à part celle du "Livre d'or" national, aucune des listes ne nous renseigne sur leur date et lieu de naissance. Leur situation matrimoniale nous est inconnue. De plus, nous ne savons rien du genre de mort qui les a frappés.

Les listes comportent de notables variations entre elles : seuls, 208 noms s'y trouvent inscrits simultanément. On pourrait croire, *a priori*, qu'il s'agit d'un noyau dur incontestable. Cependant, la réalité est plus complexe. Les trois listes rezéennes et celle de Gabory ont, en effet, une finalité mémorielle. Plus larges que celle du "Livre d'or" national, elles sont aussi plus composites. En réalité, elles combinent deux critères, celui du lieu de naissance et celui de la résidence. En effet, qu'est-ce qui détermine l'appartenance d'un soldat à une commune : le fait d'y être né ou celui d'y habiter ? Le résultat est souvent problématique car les résidents d'une commune n'en sont pas forcément natifs ; certains, même, s'y sont établis de fraîche date, tandis que d'autres, qui y sont nés, qui y ont passé leur enfance et dont les parents y demeurent encore, se sont installés ailleurs ; dans ce cas, souvent, leur perte sera alors commémorée dans leur commune d'origine, là où se trouvent leurs relations, leurs amis, leur famille. Il arrive alors, parfois, que l'on trouve le nom d'un même soldat sur le monument de sa commune natale et sur celui de sa commune de résidence : 20 noms figurent sur le monument aux morts de la ville de Nantes et sur ceux des cimetières de Rezé. Cela peut même aller plus loin. Le soldat Jules-Marie Hollard, par exemple, a son nom gravé dans le cimetière Saint-Pierre à Rezé et sur les monuments aux morts de Nantes et de Saint-Nazaire !

Pour toutes ces raisons, il nous a semblé qu'une simple compilation des listes existantes n'était pas en mesure de répondre à notre interrogation -combien d'habitants de Rezé décédés du fait de la guerre ?- et qu'il nous fallait reprendre ce travail de recensement sur d'autres bases.

Notre projet et sa méthodologie

A partir d'un corpus d'un peu plus de 400 noms, nous avons donc cherché à recenser uniquement ceux qui correspondaient à des personnes habitant réellement à Rezé au moment de leur décès, et à recueillir sur elles le plus grand nombre d'éléments d'identification.

Un tel travail, qui aurait été difficilement réalisable il y a quelques années, a été grandement facilité par la mise en ligne, centenaire oblige, des sources d'archive indispensables : les fiches des "Morts pour la France" (site internet "Mémoire des

hommes" du Service historique de la Défense⁵), les fiches matricules des soldats (les archives départementales sont de plus en plus nombreuses à les mettre en ligne), les actes de naissances antérieurs à 1892 (presque toutes les archives départementales les mettent à disposition). Nous avons eu recours, en particulier, au "Mémorial virtuel", (auquel les Amis de Rezé et les archives municipales ont contribué) mis en ligne par les Archives départementales de la Loire-Atlantique, qui permet d'interroger les listes de soldats décédés en fonction de leur lieu de résidence. Quelques renseignements utiles ont été recueillis sur le site du CICR. Sur les lieux de conservation des archives, nous avons pu consulter, en outre, les transcriptions de décès des soldats⁶, les jugements concernant les soldats "disparus"⁷, les courriers adressés au Maire de Rezé et les listes de conscrits.

Nos premiers résultats, s'ils peuvent encore être améliorés à la marge, permettent néanmoins de donner une représentation de l'ampleur des pertes humaines, proche de la réalité, que la guerre a causée à la population de Rezé.

Un premier bilan

Nous proposons de retenir 298 noms, (28 autres étant encore en cours d'examen), soit un bilan en légère hausse par rapport à celui généralement admis à partir des listes mémorielles. Sur une population de 9 244 habitants en 1914, la proportion des pertes dues à la guerre aurait donc été de 3,22 %, un chiffre très proche de celui donné par Emile Gabory (3 %). Cependant, on peut douter de la pertinence de cette comparaison pour apprécier, à sa juste valeur, l'ampleur des pertes subies, car toute la population de Rezé n'a pas été exposée directement à la guerre. Pour une approche plus exacte de la réalité, il nous faut raisonner non pas par rapport au chiffre de la population totale mais bien par rapport à celui des mobilisés.

Si l'on en croit Emile Gabory, il y aurait eu, à Rezé, 1400 hommes mobilisés. Ce chiffre est, selon toute vraisemblance, une estimation. Fourni à l'auteur par la mairie de Rezé, il avait d'abord été fixé à 1200 avant d'être, ensuite, corrigé. Est-il vraisemblable ? Si on additionne les conscrits des classes de 1888 à 1919, soit tous les hommes de 20 à 48 ans concernés par la mobilisation générale, on arrive à un total d'un peu plus de 1600. Compte tenu des décès, des départs ou des décisions de réforme, on peut considérer le chiffre de 1400 comme acceptable. Rapportées au nombre des mobilisés, les pertes auraient alors été de 21,28 %, sans compter les blessés, les mutilés, dont le nombre est, en l'état, difficilement évaluable, mais que l'on peut supposer plus important que celui des décédés. Ajoutons à cela 80

⁵ En ligne depuis 2004 pour les 90 ans du début de la guerre.

⁶ Etat civil : Archives départementales de la Loire-Atlantique, Archives municipales de Rezé et de Nantes.

⁷ Série U des Archives départementales de la Loire-Atlantique.

prisonniers⁸ au moins et nous aurons une idée des ravages humains considérables qu'aura entraînés la guerre.

QUEL IMPACT DEMOGRAPHIQUE ?

La saignée démographique

Si la mobilisation générale a concerné tous les hommes valides de 21 à 48 ans, la mort a fauché en priorité des hommes jeunes : incorporés dans l'armée d'active et sa réserve⁹, ils étaient plus exposés que d'autres.

Ainsi, 93 d'entre eux (31,20 %) perdront la vie avant d'atteindre l'âge de 24 ans. Dans ce groupe, la proportion des moins de 21 ans s'élève à plus du tiers (34 décès). Cela est dû, pour partie, à la pratique des engagements volontaires, mais, surtout, au recours systématique à l'appel anticipé des classes. Après quelques semaines d'instruction, les jeunes recrues étaient précipitées au front... Dans le groupe des 24 à 33 ans, le nombre des tués (115) atteint 38,60 % du total. A eux seuls, ces deux groupes fournissent près de 70% des décès. Toutefois, la montée au front des régiments territoriaux affecte aussi les hommes de 34 à 44 ans ; on compte parmi eux 60 décès (20,13 % du total).

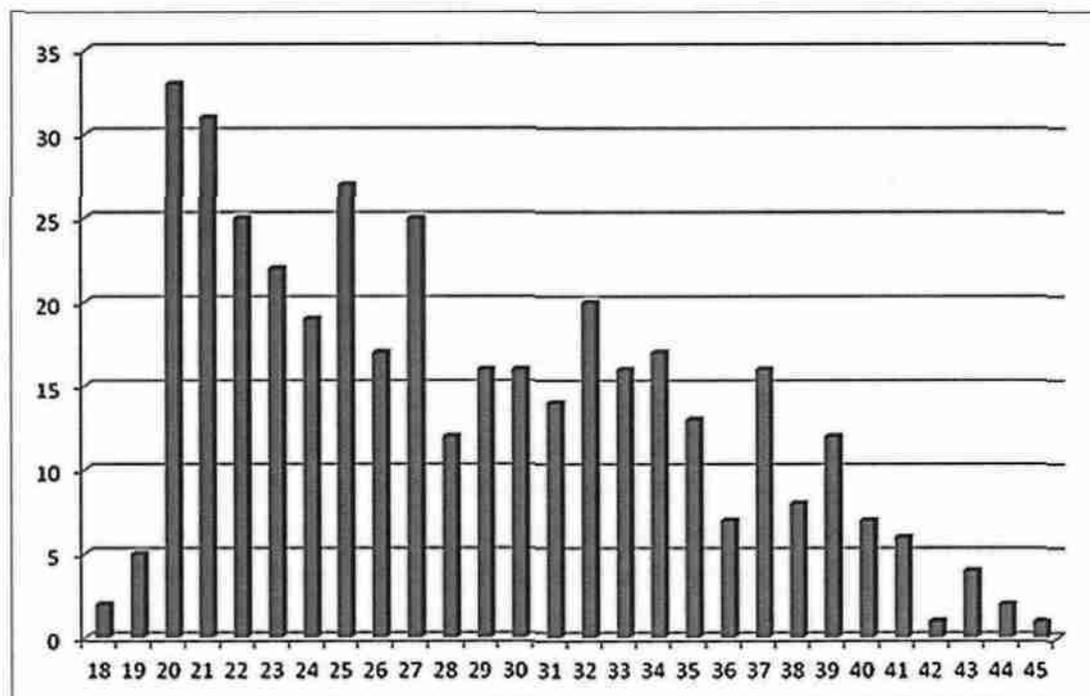


Figure 2 : Nombre de décès par tranche d'âge.

⁸ Ce chiffre, donné par E. Gabory, fait actuellement l'objet de vérifications de notre part.

⁹ En août 1914, la répartition des classes d'âge s'opérait ainsi : armée d'active (21 à 23 ans), réserve de l'armée d'active (24 à 34 ans), armée territoriale (35 à 41 ans), réserve de l'armée territoriale (42 à 48 ans).

Mais du fait de l'appel anticipé des classes pendant la guerre, l'âge effectif d'incorporation se situe au cours de la vingtième année.

La mort de près de 300 hommes valides constitue, en soi, une perte sèche importante pour une population de 9 244 habitants. A cela, il faut ajouter le déficit de naissances imputable à leur décès, car, pour la plupart, ils étaient en âge de procréer. La somme de tous les enfants virtuels qu'ils auraient pu avoir s'ils étaient restés en vie, est un élément du bilan démographique, difficile, certes, à évaluer, mais cependant indiscutable.

Enfin, un autre aspect de la question mérite d'être souligné. Nous avons pu reconstituer la situation matrimoniale de 290 des soldats décédés : si les célibataires sont les plus nombreux (167), le nombre des hommes mariés reste assez élevé puisqu'il se situe à hauteur de 123. Dans l'héritage démographique légué par la guerre, il faut donc faire entrer 123 veuves et un nombre sans doute significatif d'orphelins qui deviendront Pupilles de la Nation.

En fonction de ce bilan, on aurait pu s'attendre à un fléchissement démographique visible. Or, paradoxalement, la population de Rezé ne cesse d'augmenter entre 1911 et 1921.

Une situation démographique paradoxale

Les chiffres sont en effet déconcertants : en dépit des pertes enregistrées, la ville de Rezé, qui totalisait 9 390 habitants en 1911, en compte 10 369, dix ans plus tard, soit un taux d'accroissement d'un peu plus de 10%. Dans le même temps, le nombre de ménages est passé de 2 753 à 3 143. Donner des éléments d'explication satisfaisants à cette situation impliquerait de conduire une étude fine des comportements démographiques des habitants de Rezé pendant cette période. Elle ne serait pas à sa place dans le cadre de cet article. Néanmoins, quelques points de repère, comme l'évolution du nombre des mariages et des naissances, peuvent être utiles.

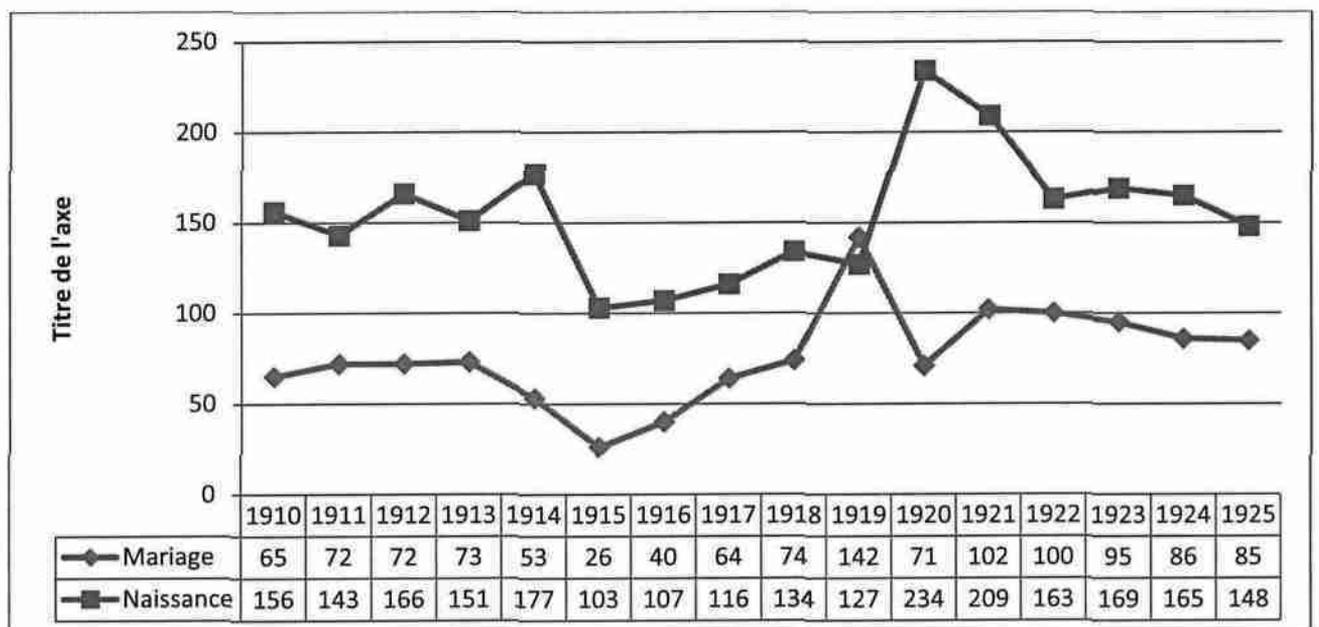


Figure 3 : Evolution comparée du nombre des mariages et des naissances (1910-1925)

Sur ce graphique, on peut distinguer, en effet, plusieurs périodes :

- Pendant les quatre années qui précèdent la guerre, les courbes des mariages et des naissances sont relativement stables. A peine peut-on déceler un très léger frémissement des naissances à la hausse, à condition d'y ajouter les enfants nés en 1914 qui ont tous été conçus avant le commencement de la guerre. Au total : 793 naissances et 282 mariages soit une moyenne annuelle de 158,6 naissances et de 70,5 mariages.
- Les années de guerre marquent une rupture. En ce qui concerne les mariages, le décrochage survient, très logiquement, en 1914 : leur nombre diminue pour atteindre, en 1915, leur niveau le plus bas. Celui des naissances, en léger décalage (il faut tenir compte du temps écoulé entre la conception et la naissance), suit la même pente.
Entre 1916 et 1918 les deux courbes remontent. Faiblement pour celle des naissances dont le nombre reste très inférieur à celui d'avant-guerre. Le nombre des enfants conçus en 1918 mais nés en 1919 amorce même une petite baisse. Au total, entre 1915 et 1919, on enregistre 587 naissances, soit un déficit de 206 naissances par rapport à la période précédente. Ce n'est pas, à proprement parler, un effondrement, mais la perte est néanmoins sensible.
La remontée des mariages, elle, est plus rapide, puisqu'en 1918 ils retrouvent le niveau des années 1911-1913. Cette discordance interroge. Peut-être (il faudrait une étude plus fine pour le démontrer), l'urgence et les risques de la guerre ont-ils conduit les jeunes gens, promis l'un à l'autre, à s'unir plus tôt que prévu ?
- Les deux années de l'après-guerre sont tout à fait exceptionnelles. Le pic des mariages est atteint en 1919. Il correspond à la fin du conflit mais, surtout à la démobilisation des soldats qui intervient au cours de cette année. Il entraîne directement, l'année suivante, le pic des naissances.
Mais ce n'est qu'une flambée. Au cours des années 1921-1925, la courbe des naissances se stabilise, grosso modo, à son niveau d'avant-guerre tandis que celle des mariages, plus élevée qu'avant le conflit, tend néanmoins à diminuer.

En définitive, le graphique montre que le mouvement des naissances de l'après-guerre ne suffit pas à compenser tout à fait la diminution de celles-ci durant le conflit. La moyenne annuelle des naissances sur la période 1915-1925 avoisine en effet 153 alors qu'elle était supérieure à 158 entre 1910 et 1915. La mobilisation de 1400 hommes, les atteintes corporelles, les décès, toutes choses imputables à la guerre, ont donc bien ralenti le dynamisme démographique des Rezéens. Si l'on tient compte uniquement de l'accroissement naturel, la différence entre le nombre total de décès et celui des naissances fait apparaître un solde négatif de 602 personnes. Les morts de la guerre y contribuent pour quasiment la moitié :

Années	Total des Naissances	Total des Décès	Solde Naturel
1911-1921	1 667	2 269	- 602

Figure 4 : Solde naturel pour la période 1911-1921

Comment expliquer, alors, que la population de Rezé sur la même période, se soit accrue de 979 habitants ? Il n'y a qu'une réponse possible : c'est grâce au solde migratoire. En effet, bien qu'une grande partie du territoire de la commune de Rezé relève, à cette époque, de la ruralité, la ville, par sa proximité avec l'agglomération nantaise, est aussi intégrée dans l'espace industrialo-portuaire de sa grande voisine. Les échanges de main-d'œuvre, dans les deux sens, y sont constants. Par ailleurs, comme porte d'entrée à cet espace, elle est, pour beaucoup d'habitants du sud-Loire poussés par l'exode rural, une destination naturelle.

Nous en avons une parfaite illustration avec le cas de la famille Amoury. L'aîné des enfants, Henri, naît en 1884 dans le 6ème canton de Nantes, d'un père qui exerce la profession de forgeron et d'une mère, lingère. Au cours des années 1890, la famille se fixe à Trentemoult où naît Marcel en 1896. Peu après la mort du père, en 1904, retour à Nantes, dans le 2ème canton. Puis, en 1909, Henri épouse, à Rezé, Marie Clémentine Gouas, lingère elle aussi, fille d'un maçon et d'une tailleuse qui ont quitté Legé, où elle est née, pour se fixer dans cette ville. Le jeune couple s'y établit et fait souche tandis que Marcel, lui, reste à Nantes avec sa mère. Le résultat est qu'après leurs décès, dus à la guerre, le nom d'Henri, né à Nantes, sera inscrit dans le cimetière Saint Pierre de Rezé tandis que celui de Marcel, né à Rezé, figurera sur le monument aux morts de Nantes.

On ne sera donc pas surpris de constater que, sur les 298 habitants de Rezé décédés du fait de la guerre, seuls, 122 d'entre eux y sont nés. Les 176 autres (59 % du total) sont des migrants.

Rezé	122
Nantes-Chantenay-Doulon	45
Nord Loire	19
Sud Loire	63
Autres Départements	49

Figure 5 : Nombre de soldats décédés selon leur provenance

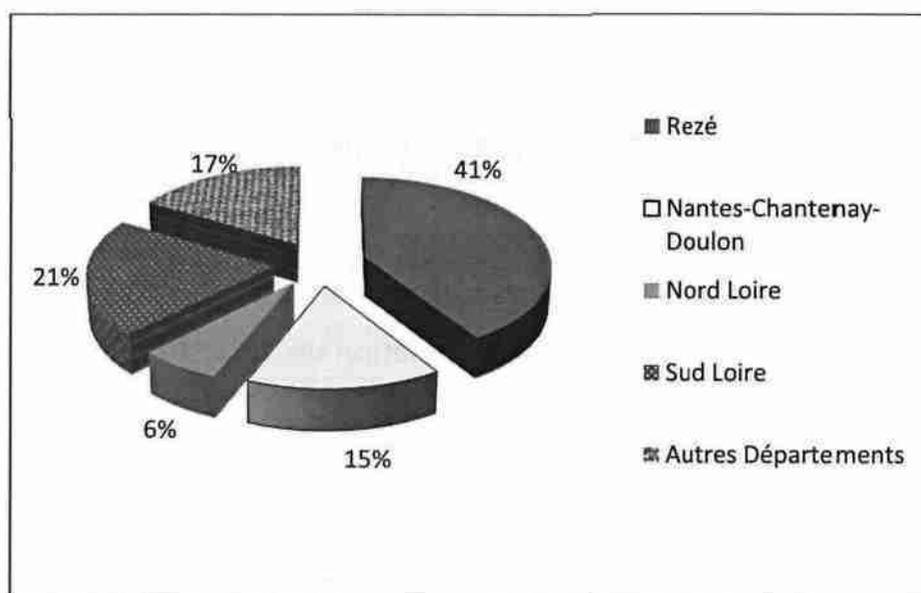


Figure 6 : Pourcentage des soldats décédés selon leur provenance.

Finalement, on peut penser qu'un solde migratoire, à hauteur de quelque 1500 personnes sur dix ans, aura permis de surmonter les pertes de la guerre. Une lecture superficielle des recensements de population pourrait même donner l'illusion que celles-ci n'ont eu qu'une incidence minime. En réalité, sans l'afflux de migrants venus principalement des territoires ruraux du sud de la Loire et de l'agglomération nantaise, c'est bien une baisse de l'ordre de 600 habitants qui aurait dû être constatée.

A n'en pas douter, la guerre a durement frappé. Attardons-nous un moment sur le sort des soldats décédés.

PORTRAIT DE GROUPE DES SOLDATS DECEDES.

Nous savons déjà que, dans leur grande majorité, ils étaient jeunes, que beaucoup d'entre eux étaient des migrants et que la proportion d'hommes mariés était importante.

A 95 %, ils ont combattu dans l'armée de terre, dans l'infanterie principalement, où l'on relève 249 décès. Un peu plus de 26 % des victimes avaient été incorporées dans des régiments de proximité, soit à Nantes (65^e RI, 265^e RI, 81^e RIT, 3^e dragon, 51^e RAC), soit à Ancenis (64^e RI, 264^e RI, 82^e RIT). Les marins, longtemps sous-estimés, comptent 14 décès parmi eux. Quant à l'armée de l'air, créée au cours du conflit, nous n'avons trouvé qu'un seul soldat qui puisse s'y rattacher, encore s'agit-il d'un aérostier et non d'un pilote.

Ce sont, pour l'essentiel, des hommes du rang : on compte 3 officiers (un capitaine et deux lieutenants) et 39 sous-officiers pour 257 hommes de troupe.

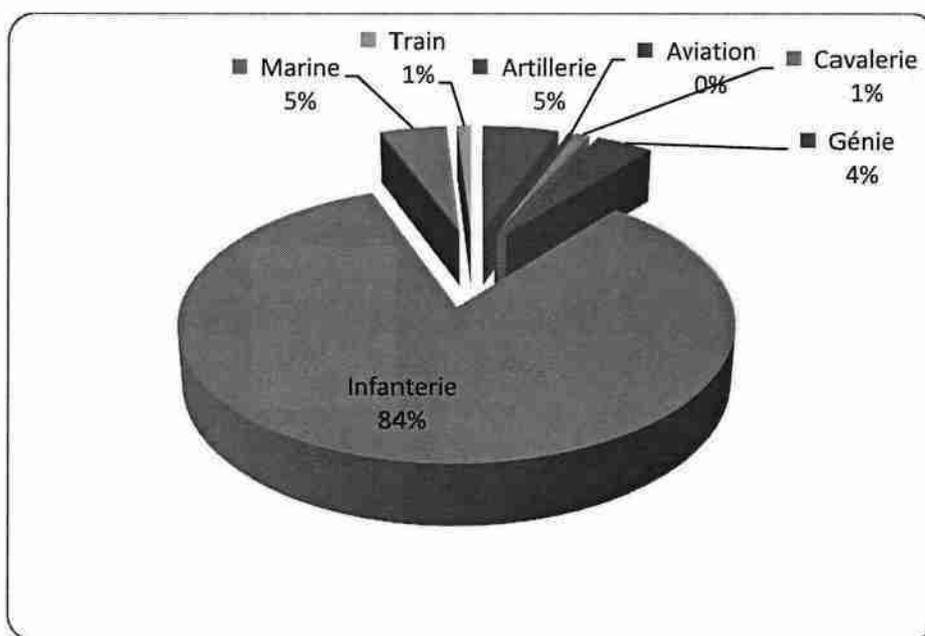


Figure 7 : Pourcentage des soldats décédés selon leur arme.

Nous pourrions ajouter qu'ils étaient essentiellement issus des classes populaires. Les employés et commerçants, qui approchent les 20 % de décédés, font presque jeu égal, dans ce décompte macabre, avec les hommes qui exerçaient leur activité dans le secteur agricole. Mais, sans conteste, la palme revient à tous ces travailleurs manuels, artisans et ouvriers, qui ont payé un lourd tribut, puisqu'on recense, parmi eux, plus de la moitié des victimes.

MOURIR A LA GUERRE

Entre le 3 août 1914 et le 11 novembre 1918, 275 soldats rezéens sont morts pendant la durée du conflit. Mais l'armistice ne met pas fin à la tuerie. Ils seront 23, encore, jusqu'en 1926, à mourir des suites de blessures ou de maladies contractées à la guerre. Sans doute ont-ils été plus nombreux. Mais il est difficile de prouver, par la seule lecture des actes d'état civil - ils n'indiquent pas la cause du décès- et en l'absence de reconnaissance officielle, le lien qui rattacherait leur décès à la Grande Guerre.

Dans la mémoire collective, l'année 1916, marquée par les batailles de la Somme et de Verdun, est restée comme la plus meurtrière de la guerre. Le graphique ci-dessus montre, qu'en réalité, il n'en est rien. Le pic des décès, à Rezé, se situe dans l'année 1915 (77 décès). Ensuite, la courbe décroît (62 décès en 1916), pour se stabiliser un peu en dessous de 40 victimes annuelles en 1917 et 1918.

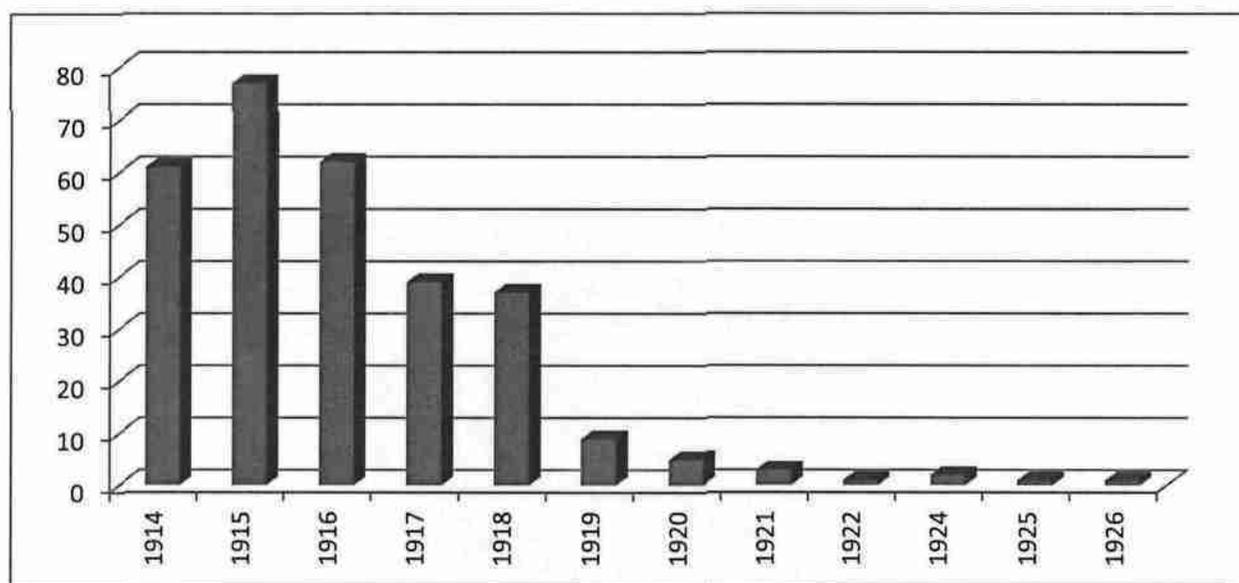


Figure 8 : Nombre de soldats rézéens décédés par année

Tel quel, pourtant, le graphique fausse quelque peu la perspective puisque les 61 décès de l'année 1914, qui ne portent que sur 5 mois, sont aussi nombreux que ceux enregistrés sur la totalité de l'année 1916. En calculant la moyenne mensuelle des décès pour chaque année de guerre on obtient une courbe assez différente :

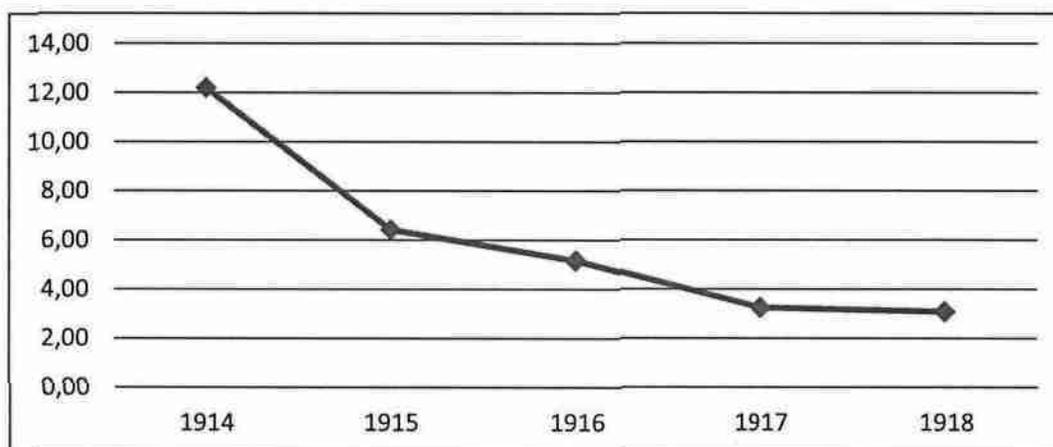


Figure 9 : Moyenne mensuelle des décès par année

La fréquence des décès.

Incontestablement, les premiers mois de la guerre ont été les plus meurtriers. Faut-il rappeler que c'est dans cette période que se situe la journée la plus noire de toute la guerre pour l'armée française ? Le 22 août 1914, en effet, plus de 27 000 soldats laissèrent leur vie¹⁰ lors de la "bataille des frontières" (à titre de comparaison, Rezé compte alors 9 244 habitants). Au cours des mois d'août et septembre 1914, ce sont 40 habitants de Rezé qui perdirent leur vie. Il s'agit là d'un record absolu. C'est plus, en deux mois, que pour toute l'année 1917 ou 1918 !

¹⁰ Jean-Michel STEG : *Le jour le plus meurtrier de l'histoire de France : le 22 août 1914*. Paris, Fayard, 2013.

Toute guerre est un saut dans l'inconnu. Les débuts de celle-ci ont provoqué un choc pour la population et les mobilisés, qui n'étaient sans doute pas préparés à une telle hécatombe. Une fois lancée, on mit quelques temps avant de se rendre compte qu'elle ne correspondait pas aux représentations que s'en faisaient ses commanditaires et ses acteurs.

L'idée la plus répandue était que la guerre serait courte, qu'elle se réglerait au moyen de quelques grandes batailles, sortes de chocs frontaux où des offensives menées par des troupes jeunes et vaillantes suffiraient à emporter la décision. C'était, en somme, le même modèle que celui de la guerre de 1870, à cette différence près qu'elle mettait en jeu des masses d'hommes plus considérables. Sauf, qu'entre temps, les perfectionnements apportés aux armes à feu rendaient cette stratégie caduque. Que pouvaient, en effet, à part servir de cible, les jeunes soldats qui montaient à l'assaut, sans casque, affublés d'un pantalon rouge garance, face aux fusils Mauser (15 coups par minute) d'une portée de 600 mètres, aux mitrailleuses (600 coups à la minute) ou aux canons de 77 ? De plus, le système de santé aux armées n'était pas préparé à gérer les traumatismes physiques que pouvait infliger une telle puissance de feu. Beaucoup de soldats moururent faute d'un traitement approprié de leurs blessures. La meilleure façon de se protéger consista donc à s'abriter derrière des tranchées. Ce fut chose faite dès la fin de l'année 1914, après que la "course à la mer", qui succéda à la bataille de la Marne, eût démontré l'impossibilité de contourner et de prendre à revers les troupes adverses. Toute cette phase illustre, tragiquement, l'inadéquation d'un concept, celui de la bataille "classique", hérité de siècles d'histoire militaire, face aux réalités nouvelles qu'imposait la puissance de feu industrielle à laquelle étaient parvenues les nations en conflit.

À la "guerre de mouvement" succéda donc, sur le front ouest, de la fin de l'année 1914 au printemps 1918, une "guerre de position", où la notion de défense prit le pas sur celle de l'offensive. Elle aurait pu être plus économe en vies humaines si elle ne s'était accompagnée, de part et d'autre, de l'obsession de percer le front, à tout prix. Ainsi, les offensives françaises qui eurent lieu, à trois reprises, en Artois et en Champagne, ont fait de 1915 l'année la plus meurtrière de toute la guerre (31 000 morts par mois en moyenne). Si l'on se réfère aux Rezéens, 61 d'entre eux (sur un total de 77) trouvèrent la mort cette année-là en février-mars, mai-juin et septembre-octobre : c'est autant que pendant toute l'année 1916, pourtant marquée par les deux grandes batailles de Verdun (février-décembre) et de la Somme (juillet-novembre). Le dernier pic (12 décès) se situe au mois d'avril 1917, lors de la désastreuse offensive du Chemin-des-Dames, à l'origine d'une vaste mutinerie, sans précédent dans l'armée française. La guerre de position, en durant, s'était transformée en guerre d'usure. La reprise de la guerre de mouvement, qui, au printemps de l'année 1918, succéda à plusieurs mois d'accalmie, fit remonter la mortalité (25 décès de juin à septembre), dans une proportion moindre, toutefois, que lors de l'offensive d'août 1914.

En dehors de ces moments paroxystiques, les victimes rézéennes se comptent en quelques unités, chaque mois, à l'occasion de bombardements d'artillerie,

d'assauts opiniâtres pour défendre ou s'emparer de positions dont l'intérêt stratégique n'est pas toujours évident, de naufrages en mer, ou, encore, des suites de blessures ou de maladies. En définitive, sur toute la durée du conflit, il n'y a guère plus de 4 mois (août et décembre 1917, janvier et mars 1918) où aucun décès n'est à déplorer. C'est dire à quel point cette guerre, que l'on pensait rapide, s'est installée dans la durée, exigeant son tribut d'hommes valides.

Les causes de la mort.

Les sources, en particulier les fiches des "Morts pour la France" (c'est un peu moins vrai pour les fiches matricules) sont peu explicites sur les causes de la mort. En général, elles se contentent des mentions suivantes : "tué à l'ennemi", "mort de suites de blessures" ou, simplement, "maladie".

Circonstances	Total
Tué à l'ennemi	103
Disparu	67
Blessures de guerre	64
Maladie	51
Disparu en mer	6
?	7

Figure 10 : Répartition des causes de décès

La caractérisation "tué à l'ennemi" est très vague car il y a, dans cette guerre, mille et une façons de mourir devant l'ennemi : on peut être transpercé par des balles, haché par des tirs de mitrailleuse, avoir le corps criblé d'éclats d'obus ou tout simplement être pulvérisé par eux, suffoquer sous les gaz asphyxiants, être enseveli lors de l'explosion d'une mine... La mort peut être donnée de manière anonyme comme elle peut être infligée par un ennemi, dans un combat à l'arme blanche. On peut aussi mourir sur le coup ou agoniser pendant des heures dans un *no man's land* ou une tranchée. Tout cela est parfaitement possible, tant les conditions des combats s'accompagnent d'une brutalité inouïe jusqu'alors.

Le cas des "disparus" est tout à fait emblématique de cette violence extrême du champ de bataille. Il s'agit de soldats dont on n'a pu constater le décès car il n'a pas été possible d'identifier leurs corps, soit que celui-ci ait "disparu" dans les combats, soit que l'on se soit trouvé devant des restes humains tellement méconnaissables qu'on ne pouvait pas les attribuer à une personne connue. Ils sont rarement mentionnés comme tels sur les fiches, car englobés le plus souvent dans la catégorie, pudiquement neutre, des "tué à l'ennemi". On peut néanmoins les identifier parce qu'ils ont tous fait l'objet, parfois plusieurs années après leur disparition, de jugements, afin d'officialiser leur mort. Nous avons choisi de les faire apparaître en tant que tel et le résultat est assez éloquent : avec 67 cas, leur proportion atteint presque 23 % du total des décédés.

De la même façon, les sources citées ne nous renseignent pas sur la nature des blessures qui ont entraîné la mort des soldats. Nous savons, toutefois, que pendant cette guerre, 70 à 80 % d'entre elles ont été infligées par des obus¹¹, conséquence de la domination exercée par l'artillerie lourde sur le champ de bataille. On peut facilement imaginer les traumatismes physiques que peut causer un obus de 200 à 400 mm...

Quant aux décès dus aux maladies, nous ne sommes pas en mesure de dire à quelles pathologies elles renvoient. Quelques indications font état de tuberculoses ou de maladies pulmonaires liées à l'exposition aux gaz de combat. Mais, en l'état de notre documentation, nous ne pouvons pas en déterminer la fréquence.

EN GUISE DE CONCLUSION

Au terme de cette enquête, qui restera bien évidemment à poursuivre, nous croyons pouvoir affirmer que, même si la reprise des courants migratoires a contribué à les masquer, les pertes humaines dues à la Grande Guerre ont été importantes dans la population rezéenne. De nombreuses familles ont été touchées, parfois décimées : nous avons pu, par exemple, relever 15 cas où des fratries ont été détruites. Cette situation a laissé des traces.

Pendant longtemps, en effet, en dépit de la Victoire, le souvenir douloureux du conflit et des disparus s'est perpétué dans la population. Si les deuils familiaux, les douleurs intimes, sont difficiles à appréhender, la mémoire institutionnelle, en revanche, à travers les actions de commémoration ou la dénomination des rues, reste plus accessible. Dans un prochain article, nous nous attacherons à cerner la construction de cette mémoire, ses mutations, mais, aussi, son usure.

¹¹ Stéphane Audouin-Rouzeau : "*Artillerie et mitrailleuses*" dans l'Encyclopédie de la Grande Guerre, sous la direction de Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker. Collection Tempus, éditions Perrin. 2012.

Tableau des soldats rezéens morts pendant la Grande Guerre

Liste des soldats rezéens

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
AGAISSÉ	Charles René	25/11/1891	Rezé (44)	Caporal	155 ^{ème} R.I.	04/06/1916	Rennes (35)	Blessures de guerre
AGAISSÉ	Hilaire Marie	11/05/1888	Rezé (44)	Marin	3 ^{ème} Dépôt de la Flotte	06/10/1925	Rezé (44)	?
AGAISSÉ	Louis Constant	07/04/1887	Rezé (44)	1 ^{ère} classe	R.I.C.M.	08/06/1916	Vaux (55)	Disparu
ALLAIN	Prudent Lucien	20/09/1893	Rezé (44)	Quartier-Maître	2 ^{ème} Dépôt de la Flotte	06/07/1919	Rezé (44)	Maladie
AMOURY	Henri, Jean-Baptiste	27/05/1884	Nantes (44)	Caporal	65 ^{ème} R.I.	06/07/1919	Rezé (44)	Maladie
ARCHER	Emile	08/02/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	132 ^{ème} R.I.	29/11/1914	Bar-Le-Duc (55)	Maladie
ARTAUD	Clair Maurice	14/01/1895	Rezé (44)	Sergent	130 ^{ème} B.T.S.	02/10/1919	Nantes (44)	Blessures de guerre
AUBIN	Paul Gustave	04/10/1885	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	21/04/1917	Alaincourt (02)	Tué à l'ennemi
AUDRAIN	Joseph François Marie	06/03/1880	Nantes (44)	Caporal	2 ^{ème} R.I.C.	04/11/1914	Bois de la Gruerie (51)	Disparu
BABONNEAU	Jules Aimée	28/12/1883	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	91 ^{ème} R.I.	26/04/1915	Les Eparges (55)	Tué à l'ennemi
BABONNEAU	Léon François	31/12/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	56 ^{ème} R.I.C.	07/02/1918	Rapes (Serbie)	Tué à l'ennemi
BACLET	Henri Moïse	01/10/1891	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	106 ^{ème} R.I.	10/09/1914	Rembercourt aux pots (55)	Disparu
BAHUAUD	Jules Henri	26/10/1888	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	93 ^{ème} R.I.	22/08/1914	Maissin (Belgique)	Disparu
BARBIER	Maurice Léopold	16/01/1887	Paris 19 ^{ème}	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	28/08/1914	Ginchy (80)	Blessures de guerre
BARBOU	Francis	03/07/1887	Rezé (44)	Sapeur	6 ^{ème} Génie	11/05/1924	Rezé (44)	Maladie
BARDIN - LE CLINCHE	Arsène Joseph Louis	18/08/1899	Nantes (44)	Sapeur	6 ^{ème} Génie	07/03/1921	Rezé (44)	Maladie
BARRAU	Arsène Théophile	27/11/1889	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	77 ^{ème} R.I.	30/08/1914	Vaux (55)	Disparu
BATY	Louis Pierre Charles	22/06/1880	Vieilleville (44)	Caporal	153 ^{ème} R.I.	25/09/1915	Maison de Champagne (51)	Disparu

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
BÉRANGER	Pierre-Henri	23/08/1887	Vertou (44)	2 ^{ème} classe	264 ^{ème} R.I.	28/11/1915	Saint-Crépin-aux-Bois (60)	Blessures de guerre
BERNARD	Auguste	10/12/1874	Rezé (44)	Caporal	81 ^{ème} R.I.T.	28/09/1914	Fricourt (80)	Tué à l'ennemi
BERTREUX	Jules Charles François	05/09/1895	Rezé (44)	1 ^{ère} classe	411 ^{ème} R.I.	25/06/1916	Esnes (55)	Tué à l'ennemi
BINET	Jean Marie Joseph	25/02/1880	Pont-St-Martin (44)	2 ^{ème} classe	251 ^{ème} R.I.	16/04/1917	Berry-au-Bac (02)	Tué à l'ennemi
BINET	Jean-Baptiste Léon	28/12/1898	Vertou (44)	2 ^{ème} classe	5 ^{ème} Cuir. à Pied	31/01/1919	Auve (51)	Maladie
BIRAUD	Henri Mathurin Marie	09/11/1873	Mauves-sur-Loire (44)	2 ^{ème} classe	82 ^{ème} R.I.T	26/02/1915	Cuise-la-Motte (60)	Blessures de guerre
BIRET	Georges Eugène	16/03/1888	Evrunes (85)	Sergent	137 ^{ème} R.I.	12/06/1916	Thiaumont (55)	Disparu
BLANDIN	Emile Jean-Baptiste	19/12/1885	Rezé (44)	Caporal	241 ^{ème} R.I.	07/03/1915	Vailly-lès-Arras (62)	Blessures de guerre
BLOUIN	Eugène Pierre Marie	24/09/1898	Haute-Goulaine (44)	Quartier-Maître	3 ^{ème} Dépôt de la Flotte	17/07/1917	Rezé (44)	Maladie
BONHOMME	François Jean	31/01/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	132 ^{ème} R.I.	08/12/1916	Bouchavesnes (80)	Tué à l'ennemi
BONNIN	Francis Alexandre Henri	19/10/1880	Challans (85)	Caporal	123 ^{ème} R.I.	12/05/1916	Douaumont (55)	Tué à l'ennemi
BORDAY	Auguste Théophile Marie	27/10/1885	La Gaubretière (85)	2 ^{ème} classe	137 ^{ème} R.I.	19/02/1915	Amiens (80)	Maladie
BOSSARD	Lucien Joseph	06/01/1897	Vertou (44)	2 ^{ème} classe	41 ^{ème} R.I.	27/11/1917	Huelgoat	Maladie
BOUCARD	Eugène Louis	01/06/1888	Rezé (44)	Sergent Major	77 ^{ème} R.I.	16/07/1918	La Ferme des Piots (51)	Tué à l'ennemi
BOUCHAUD	Lucien Louis Théophile	23/05/1880	Montbert (44)	2 ^{ème} classe	82 ^{ème} R.I.T.	11/06/1915	Mailly-Maillet (80)	Tué à l'ennemi
BOUCHEREAU	Louis Aimé	06/10/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	147 ^{ème} R.I.	08/07/1919	Rezé (44)	?
BOUJEAU	Mathurin Hippolyte	31/08/1880	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	18/09/1916	Bar Le Duc (55)	Maladie
BOULARD	Noël William	24/12/1899	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	26 ^{ème} R.I.	12/01/1920	Nancy (54)	Maladie
BOUTIN	Georges Aimé Joseph	12/07/1897	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	135 ^{ème} R.I.	16/04/1918	Grivesnes-Ainval (80)	Tué à l'ennemi

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
BOUYER	Henri Victor Jules Marie	06/05/1883	La Chapelle-Basse-Mer	1 ^{ère} classe	64 ^{ème} R.I.	08/09/1918	Bruyères (88)	Maladie
BRANGER	Eugène Armand Marie	01/05/1876	Maisdon-Sur-Sèvre (44)	Caporal	117 ^{ème} R.I.T.	14/11/1917	Coupures-d'Esnes (55)	Blessures de guerre
BRAUD	Pierre François Joseph	17/09/1891	Nantes (44)	Sergent	44 ^{ème} B.T.S.	14/09/1918	Courlandon (51)	Blessures de guerre
BRIAND	Henri Pierre Louis	17/08/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	04/12/1914	Amiens (80)	Maladie
BRISSON	Edouard Louis Marie	10/11/1889	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	137 ^{ème} R.I.	07/09/1914	Fère-Champenoise (51)	Disparu
BROSSEAUD	Théodore François	17/02/1888	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	154 ^{ème} R.I.	29/03/1916	Saint Briec (22)	Maladie
BRU	Antoine Auguste	02/05/1879	Rezé (44)	Sergent	208 ^{ème} R.I.	16/07/1916	Herleville (80)	Tué à l'ennemi
BUSSON	Emile Alphonse	16/09/1891	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	2 ^{ème} R.M.Z.	09/09/1914	Saint Prix (51)	Tué à l'ennemi
CALLET	François	30/10/1882	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	418 ^{ème} R.I.	07/05/1915	Calais (62)	Blessures de guerre
CANTIN	François Louis Aimé	20/07/1882	St Etienne du Bois (85)	2 ^{ème} classe	123 ^{ème} R.I.	27/09/1914	Pontavert (02)	Tué à l'ennemi
CARTEAU	Albert Léon Henri	04/01/1888	Nantes (44)	Matelot 2 ^{ème} classe	1 ^{er} Rgt de Marins	27/06/1915	Oostduinkerke (Belgique)	Tué à l'ennemi
CASSARD	Charles Joseph Auguste	07/11/1877	Vertou (44)	2 ^{ème} classe	30 ^{ème} R.I.	26/07/1917	Rezé (44)	Maladie
CHABOT	Pierre Henri Joseph	12/03/1897	Rezé (44)	Quartier-Maître	2 ^{ème} Dépôt de la Flotte	10/11/1917	Bordeaux (33)	Disparu en mer
CHARPENTIER	Albert Jean Marie	07/12/1892	Château-du-Loir (72)	Caporal	137 ^{ème} R.I.	07/06/1915	Hébuterne (62)	Tué à l'ennemi
CHARPENTIER	Jean-Baptiste	04/04/1877	Villerrupt (54)	2 ^{ème} classe	45 ^{ème} R.I.T.	03/03/1916	Rezé (44)	?
CHARPENTIER	Paul	28/05/1881	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	18/10/1915	Quimperlé (29)	Blessures de guerre
CHARRIER	Achille Henri	02/02/1873	Chatillon-sur-Sèvre (79)	2 ^{ème} classe	81 ^{ème} R.I.T.	29/09/1914	Fricourt (80)	Disparu
CHÉNARD	Alexandre François	02/08/1881	Rezé (44)	Capitaine	64 ^{ème} R.I.	26/09/1915	Croix-en-Champagne (51)	Blessures de guerre
CHEVALIER	Julien Marie Joseph	08/03/1882	Noyal-sur-Brutz (44)	Adjudant	64 ^{ème} R.I.	14/06/1915	Quennevières (60)	Tué à l'ennemi

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
CHOTARD	Lucien Auguste	07/10/1897	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	91 ^{ème} R.I.	16/06/1918	Hop Broussais Nantes	Maladie
CLÉNET	Arsène	21/08/1879	St-Colombin (44)	2 ^{ème} classe	248 ^{ème} R.I.	01/06/1920	Rezé (44)	Maladie
CLERGEAU	Paul François	25/01/1879	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	256 ^{ème} R.I.	27/07/1916	Lihons (80)	Tué à l'ennemi
CLOUARD	Alexandre Eugène Auguste	10/06/1879	Brest (29)	Matelot 3 ^{ème} classe	3 ^{ème} Dépôt de la Flotte	04/09/1918	Lorient (56)	Maladie
CLOUARD	André Henri Paul	08/04/1891	Le Pellerin (44)	Matelot 2 ^{ème} classe	Marine de St-Nazaire	11/11/1918	Roscanvel (29)	Disparu en mer
CLOUET	Edouard Joachim Paul	15/06/1887	La Chevrolière (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	20/01/1915	Amiens (80)	Maladie
COLAS	Hyacinthe André	13/04/1895	Bouguenais (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	28/02/1920	Rezé (44)	Maladie
CONTANT	Félix Joseph	05/04/1892	Chantenay (44)	Chauffeur	3 ^{ème} Dépôt de la Flotte	12/11/1917	Large des cotes françaises	Disparu en mer
CORGNET	Emile	20/12/1884	Vertou (44)	2 ^{ème} classe	53 ^{ème} R.I.C.	16/04/1917	Ailles (02)	Tué à l'ennemi
CORGNET	Pierre Auguste	03/01/1893	St-Sébastien-sur-Loire	2 ^{ème} classe	62 ^{ème} R.I.	13/11/1916	Vaux-Damloup (55)	Tué à l'ennemi
COSME	Georges Victor François	31/08/1889	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	91 ^{ème} R.I.	26/04/1915	Les Eparges (55)	Disparu
COUILLAUD	Pierre Auguste Marie	15/02/1886	Le Bignon (44)	Lieutenant	370 ^{ème} R.I.	04/03/1915	Neuviller (54)	Tué à l'ennemi
CRÉTIN	Georges Ambroise	14/02/1892	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	118 ^{ème} R.I.	15/11/1916	Vaux (55)	Tué à l'ennemi
DANET	Paul	04/02/1883	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	09/06/1915	Acheux (80)	Blessures de guerre
DELAFENÊTRE	Frédéric Léon	06/12/1896	Orvault (44)	Caporal	64 ^{ème} R.I.	09/06/1915	Serres (54)	Disparu
DELAUNAY	Théophile Jean Fernand	30/11/1897	Cholet (49)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	18/04/1918	Rouvrel (80)	Disparu
DELMAS	Paul Jean	07/07/1875	Bordeaux (33)	2 ^{ème} classe	57 ^{ème} R.I.	22/12/1914	Beaulne (02)	Tué à l'ennemi
DENIS	Gabriel Alexis Marie	17/11/1876	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	81 ^{ème} R.I.T.	28/09/1914	Albert (80)	Blessures de guerre
DENIS	Victor Henri	26/06/1880	St-Denis (93)	2 ^{ème} classe	251 ^{ème} R.I.	07/11/1914	Orléans (45)	Blessures de guerre

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
DERENNES	Julien Marie	11/05/1888	Guéméné-Penfao (44)	Sergent	65 ^{ème} R.I.	04/08/1918	Châlons-sur-Marne (51)	Blessures de guerre
DEROUEL	Eugène Aristide	25/05/1883	Carquefou (44)	Sergent	41 ^{ème} R.I.	02/05/1916	Le Four-de-Paris (55)	Tué à l'ennemi
DEROUET	Eugène François Jean Marie	24/04/1885	Le Cellier (44)	Sergent	2 ^{ème} Génie	26/10/1916	Remenauville (54)	Tué à l'ennemi
DESRAMÉ	Pierre Alexandre Jean	28/04/1881	St-Colombin (44)	Sergent	93 ^{ème} R.I.	07/06/1915	Touvent (62)	Blessures de guerre
DOUARD	Jules Louis Marie	27/08/1887	Ancenis (44)	Sergent	328 ^{ème} R.I.	29/04/1917	Berry-au-Bac (02)	Tué à l'ennemi
DOUAUD	Armand Gustave	19/08/1891	St-Philbert-de-Bouaine	2 ^{ème} classe	106 ^{ème} B.C.P.	02/08/1915	Linge-Kopf (68)	Tué à l'ennemi
DOUDARD	Joseph François Marie	27/06/1891	Nantes (44)	Sergent	2 ^{ème} Génie	14/11/1917	Rezé (44)	Maladie
DOUILLARD	Félix Eugène Marie	05/06/1886	St-Lumine-de-Clisson	2 ^{ème} classe	18 ^{ème} B.C.P.	16/09/1916	Moreuil-Lespinoy (80)	Blessures de guerre
DOUILLARD	Gabriel	13/06/1893	Rezé (44)	Matelot Fourrier	Torpilleur le Cassini	28/02/1917	En Méditerranée	Disparu en mer
DOUILLARD	Jean-Baptiste	09/04/1881	Vertou (44)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	30/12/1916	Vadelaincourt (55)	Blessures de guerre
DOUILLARD	Pierre Olympe Marceau	15/04/1891	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	2 ^{ème} B.C.P.	01/10/1915	Valmy (51)	Blessures de guerre
DUPÉ	Auguste Amédée Louis	06/11/1884	Caudebec-en-Caux (76)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	19/11/1914	Auchonvilliers (80)	Blessures de guerre
DUPONT	Albert Henri Georges Edmond	15/12/1894	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	146 ^{ème} R.I.	09/05/1915	Neuville-Saint-Vaast (62)	Tué à l'ennemi
ERRARD	Louis Pierre Constant	07/02/1881	Rezé (44)	Adjudant	277 ^{ème} R.I.	20/08/1914	Sivry (54)	Blessures de guerre
EVAIN	Auguste Arthur	02/03/1887	Nantes (44)	Caporal	264 ^{ème} R.I.	29/09/1918	Sommepy-Tahure (51)	Tué à l'ennemi
FAUCHEUX	François, Jules	25/04/1874	Retiers (35)	Cavalier	18 ^{ème} Dragons	12/10/1918	Rezé (44)	?
FAURE	Pierre Georges	18/01/1885	Cherveix-Cubas (24)	Sergent	R.I.C.M.	21/08/1918	Lombray (02)	Disparu
FERRÉ	Pierre Auguste	05/10/1889	St-Aignan-de-Grandlieu	2 ^{ème} classe	100 ^{ème} R.I.	22/10/1918	Vouziers (08)	Tué à l'ennemi
FILLAUD	Jean Marie Victor	05/03/1884	Vue (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	25/09/1915	Mesnil-Les-Hurlus (51)	Disparu

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
FLEURY	Pierre Etienne	06/07/1879	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	91 ^{ème} R.I.	16/05/1915	Les Eparges (55)	Tué à l'ennemi
FOULOT	Maurice Joseph	08/02/1889	St-Géréon (44)	Adjudant	44 ^{ème} R.I.C.	22/02/1916	Amiens (80)	Blessures de guerre
FRANÇOIS	Joseph Germain	01/11/1893	Nantes (44)	Chasseur	3 ^{ème} B.I.L.A.	05/12/1914	Yser (Belgique)	Blessures de guerre
FRÈRE	Edgard Roger	09/10/1898	Chérigné (79)	2 ^{ème} classe	24 ^{ème} B.C.P.	03/06/1918	Hallivilliers (80)	Blessures de guerre
GAILLEMAIN	Nicolas Lucien	20/01/1873	Flirey (54)	2 ^{ème} classe	45 ^{ème} R.I.T.	23/09/1914	Longwy (54)	Disparu
GARBADO	Henri Marcel	10/09/1895	Graville Ste Honorine (76)	2 ^{ème} classe	106 ^{ème} R.I.	26/09/1916	Marcelcave les Buttes (80)	Blessures de guerre
GARNIER	Auguste	19/01/1887	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	114 ^{ème} R.I.	11/06/1918	Méry-Belloy (60)	Disparu
GARREAU	Jules Jean Pierre	29/10/1889	Vertou (44)	Clairon	65 ^{ème} R.I.	02/05/1915	Serre (62)	Tué à l'ennemi
GAUTHIER	Henri Jean Baptiste	01/12/1885	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	241 ^{ème} R.I.	04/10/1914	Mercatel (62)	Tué à l'ennemi
GAUTIER	Joseph Etienne Constant	01/02/1886	St-Brévin (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	30/11/1914	Amiens (80)	Maladie
GAUTREAU	Théodore Jean Marie	28/10/1885	Le Bignon (44)	Caporal	264 ^{ème} R.I.	19/09/1914	Bordeaux (Gironde)	Blessures de guerre
GEFFLOT	Léon Louis	06/09/1885	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	270 ^{ème} R.I.	19/08/1916	Thiaumont (55)	Tué à l'ennemi
GENAUDEAU	Joseph Gabriel Armand	18/03/1895	Rezé (44)	Caporal	37 ^{ème} R.I.	01/07/1916	Curly (80)	Tué à l'ennemi
GENDRON	Félix Louis	21/08/1889	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	137 ^{ème} R.I.	16/06/1915	Acheux (80)	Blessures de guerre
GÉRARD	Auguste Pierre Philippe	24/03/1890	Rezé (44)	Caporal	70 ^{ème} R.I.	09/05/1915	Roclincourt (62)	Disparu
GERMAIN	Antoine	30/09/1886	Rezé (44)	Caporal	265 ^{ème} R.I.	01/07/1916	Foucaucourt (80)	Tué à l'ennemi
GERVIER	Pierre Joseph Marie	15/02/1878	La Limouzinière (44)	2 ^{ème} classe	319 ^{ème} R.I.	19/01/1916	Fontenoy (02)	Tué à l'ennemi
GIRARD	Gustave Marie Aimé	11/09/1893	Legé (44)	1 ^{ère} classe	65 ^{ème} R.I.	27/08/1914	Noyers Pont Maugis (08)	Blessures de guerre
GOBIN	Alexandre Philibert	20/08/1882	St Philbert de Grandlieu	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	09/04/1916	Saint Genis Laval (69)	Maladie

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
GOUGEON	Pierre Marie Joseph	24/02/1890	St Aubin des Landes (35)	2 ^{ème} classe	319 ^{ème} R.I.	01/02/1915	Etinchem (80)	Blessures de guerre
GRASSINEAU	Léon Alexandre Jean	06/05/1879	Aigrefeuille (44)	2 ^{ème} classe	1 ^{er} Grpe Aérostation.	08/11/1917	Rezé (44)	Maladie
GRATAS	Eugène Jules Joseph	27/03/1891	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	22/08/1914	Maissin (Belgique)	Disparu
GRELIER	Henri	10/01/1890	Nantes (44)	Caporal	161 ^{ème} R.I.	30/09/1915	Saint Hilaire Le Grand (51)	Disparu
GRILLE	Georges Marie Henri	31/10/1886	Gap (05)	Lieutenant	249 ^{ème} R.A.	23/04/1917	Thil (51)	Tué à l'ennemi
GRIMAUD	Henri Alexis	23/04/1888	St-Lumine-de-Clisson	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	25/12/1914	Compiègne (60)	Tué à l'ennemi
GRIS	François René	14/04/1882	St-Aignan-de-Grandlieu	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	22/11/1914	Poitiers (86)	Maladie
GUÉRIN	Marcel Gaston	17/04/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	160 ^{ème} R.I.	23/05/1915	La Targette (62)	Disparu
GUÉRIN	Olivier Marie	29/08/1888	Rezé (44)	Sous-Lieutenant	158 ^{ème} R.I.	25/09/1915	Angres (62)	Tué à l'ennemi
GUIDOUX	Georges	19/08/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	137 ^{ème} R.I.	06/09/1914	Normée (51)	Disparu
GUIGNÉ	Edouard	02/10/1887	Trogues (37)	Caporal	32 ^{ème} R.I.	17/05/1915	Domfront (61)	Blessures de guerre
GUILLEMET	Alexandre Marie Félix	05/11/1880	Carquefou (44)	Adjudant	402 ^{ème} R.I.	08/10/1915	Sedan (08)	Disparu
GUILLET	Jean-Baptiste Auguste Félix	25/02/1875	Montbert (44)	2 ^{ème} classe	82 ^{ème} R.I.T.	28/09/1914	Thiepval (80)	Disparu
GUILLOU	Auguste Joseph	17/03/1879	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	15 ^{ème} Esc. du Train	28/11/1916	Toulon (83)	Maladie
GUIMARD	Jean Louis	09/02/1888	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	28/09/1915	Croix-en-Champagne (51)	Blessures de guerre
GUINCHE	Ambroise Rostaing	04/04/1890	Nantes (44)	Matelot 1ère classe	Cuirassé Suffren	25/11/1916	Côtes du Portugal	Disparu en mer
GUINEL	Jean Marie Joseph	26/04/1885	Treillières (44)	Sapeur	6 ^{ème} Génie	14/11/1922	Rezé (44)	Maladie
HAMON	Auguste Marie	08/02/1880	Rezé (44)	Cavalier	17 ^{ème} Grp de Cavaliers	29/09/1917	Saumur (49)	Maladie
HAMON	Jean-Baptiste	02/02/1888	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	14/11/1914	Amiens (80)	Maladie

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
HAMON	Jean-Marie Joseph Simon	13/03/1880	Ste Pazanne (44)	Caporal	6 ^{ème} Génie	21/02/1917	Mesgrigny (Aube)	Maladie
HAUGOMAT	Pierre Marie	28/01/1885	Redon (35)	2 ^{ème} classe	47 ^{ème} R.I.	10/07/1915	Ecurie (62)	Disparu
HÉMONIC	Eugène Marie	18/11/1892	Nantes (44)	Mécanicien	3 ^{ème} Dépôt de la Flotte	21/11/1919	Rezé (44)	?
HERVÉ	Auguste	29/04/1886	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	9 ^{ème} R.M.Z.	17/02/1915	Quennevières (60)	Tué à l'ennemi
HERVÉ	Louis Georges Léon	21/12/1895	Rezé (44)	Matelot 2 ^{ème} classe	3 ^{ème} Dépôt de la Flotte	08/02/1916	sur les cotes de Syrie	Disparu en mer
HILLAIREAU	Auguste Emile Alexandre	14/07/1882	Bouhet (17)	2 ^{ème} classe	418 ^{ème} R.I.	05/06/1917	Braye en Laonnais (02)	Tué à l'ennemi
HILLION	Maurice Toussaint	31/10/1895	Rezé (44)	Caporal	64 ^{ème} R.I.	13/11/1916	Chaumont-sur-Aire (55)	Blessures de guerre
HOLLARD	Jules Marie Charles	03/10/1887	St-Nazaire (44)	Adjudant	265 ^{ème} R.I.	06/06/1915	ferme de Touvent (60)	Blessures de guerre
HUCHET	Jean Marie	23/11/1894	Rocheservière (85)	2 ^{ème} classe	27 ^{ème} R.I.	17/04/1917	Mont-Cornillet (51)	Disparu
HUCHET	Louis Adolphe Antoine Henri	08/12/1896	Rocheservière (85)	2 ^{ème} classe	23 ^{ème} R.I.C.	08/09/1918	Troyes (10)	Blessures de guerre
HUGOT	Jean-Baptiste	18/01/1883	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	106 ^{ème} R.I.	06/04/1915	Les Eparges (55)	Disparu
JAMBU	Alfred	17/08/1894	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	2 ^{ème} R.I.C.	16/02/1915	Servon-Melzicourt (51)	Blessures de guerre
JAUMOILLÉ	Emilien Théophile Ernest	10/11/1890	St-Philbert-de-Bouaine	Sergent	135 ^{ème} R.I.	08/12/1915	Loos (62)	Tué à l'ennemi
JOUIS	Camille Marie Félix	14/05/1890	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	6 ^{ème} Génie	27/04/1917	Rezé (44)	Blessures de guerre
JOUNEAU	Louis Marie	14/06/1879	Les Touches (44)	Cavalier	6 ^{ème} Esc. du Train	14/03/1916	Chambéry (73)	Blessures de guerre
KERCHROM	Jean Coentin	24/12/1888	Pont-Labbé (29)	Canonier	28 ^{ème} R.A.	20/05/1916	La Claire(55)	Tué à l'ennemi
LACROIX	Marcel Frédéric	30/12/1885	St-Molf (44)	2 ^{ème} classe	418 ^{ème} R.I.	26/04/1915	Lizerne (Belgique)	Tué à l'ennemi
LAINÉ	Jules Louis	07/09/1893	Chantenay (44)	2 ^{ème} canonier	51 ^{ème} R.A.	13/09/1915	Suippes (51)	Blessures de guerre
LANCIEN	Jean-Marie	11/05/1886	Gouelin (22)	Matelot	3 ^{ème} Dépôt de la Flotte	05/08/1918	En Mer	Disparu

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
LE ROUX	Julien	23/08/1884	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	51 ^{ème} R.I.	09/09/1916	Belloy-en-Santerre (80)	Tué à l'ennemi
LE SCRILL	Jean-Marie	31/01/1880	Plœuc (22)	2 ^{ème} classe	100 ^{ème} R.I.	21/08/1918	La Veuve (51)	Blessures de guerre
LE VOYÉ	Athanase Louis	16/07/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	69 ^{ème} R.I.	17/12/1914	Rorteker (Belgique)	Disparu
LÉAUTÉ	Jean-Baptiste	15/05/1882	Rezé (44)	Caporal	25 ^{ème} R.I.	09/09/1917	Vacherauville (55)	Tué à l'ennemi
LEBEAUPIN	Emile Jean-Baptiste	25/02/1877	Les Sorinières (44)	Sergent	291 ^{ème} R.I.	17/12/1916	Toulouse (31)	Maladie
LEBEAUPIN	François Aimé	08/05/1894	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	26 ^{ème} R.I.	27/02/1915	Passchendaele (Belgique)	Tué à l'ennemi
LEBERT	Emmanuel Charles	02/03/1896	Nantes (44)	1 ^{ère} classe	3 ^{ème} R.M.Z.T.	18/04/1917	Mont-Haut (51)	Tué à l'ennemi
LEBERT	Ferdinand Marie	05/05/1878	Mauves-sur-Loire (44)	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	18/04/1915	Saint-Crépin (60)	Tué à l'ennemi
LEBRETON	Pierre Victor	17/05/1883	Bouguenais (44)	2 ^{ème} classe	70 ^{ème} R.I.	09/05/1915	Roclincourt (62)	Disparu
LECHAT	Alexandre Joseph	30/07/1890	Rezé (44)	Sapeur	6 ^{ème} Génie	07/11/1917	Rezé (44)	Maladie
LECLERC	Joseph Marie	12/03/1880	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	17/06/1915	Amiens (80)	Blessures de guerre
LECLERC	Lucien Joseph	29/03/1894	Rezé (44)	Caporal	26 ^{ème} R.I.	30/07/1916	Maurepas (80)	Tué à l'ennemi
LECOQ	Pierre Marie Joseph	27/10/1881	Treillières (44)	2 ^{ème} classe	41 ^{ème} R.I.	03/10/1914	Neuville-Vitasse (62)	Disparu
LEFEUVRE	Charles Théodore Marie	17/08/1877	St-Même-le-Tenu (44)	2 ^{ème} classe	81 ^{ème} R.I.T.	05/07/1917	Hop Broussais Nantes	Maladie
LEFEUVRE	Florentin Auguste	03/08/1887	Doulon (44)	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	20/09/1914	Moulin-sous-Touvent (60)	Disparu
LEFORT	Joseph Jean-Baptiste	09/11/1890	St-Etienne-de-Corcoué	Caporal	47 ^{ème} R.I.	02/11/1914	Baurains (62)	Disparu
LEGAS	Gustave Marie Joseph	08/09/1881	Legé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	25/09/1915	Mesnil-les-Hurlus (51)	Tué à l'ennemi
LEMAIRE	Julien Emile	29/06/1886	Guéméné-Penfao (44)	2 ^{ème} classe	116 ^{ème} R.I.	25/04/1916	Nantes (44)	Blessures de guerre
LEMERLE	Auguste Henri	12/10/1886	Rezé (44)	Brigadier	13 ^{ème} R.A.	16/04/1919	Salonique (Grèce)	Maladie

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
LEMERLE	Emile Louis	03/09/1885	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	270 ^{ème} R.I.	09/09/1915	Vienne-le-Château (51)	Tué à l'ennemi
LEMERLE	Etienne	18/09/1886	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	4 ^{ème} R.M.Z.	17/09/1914	Paissy (02)	Disparu
LEMOINE	Jules Jean Joseph	03/08/1886	Vertou (44)	2 ^e canonnier servant	35 ^{ème} R.A.	23/01/1915	Amiens (80)	Maladie
LEMOSLE	Jules	19/02/1876	Bouguenais (44)	2 ^{ème} classe	224 ^{ème} R.I.	06/07/1916	Estrées (80)	Tué à l'ennemi
LEPAUMIER	Fernand Louis Eugène	20/02/1889	St-Denis (93)	Sergent	135 ^{ème} R.I.	30/08/1914	Faux (08)	Disparu
LERMITE	Paul Ferdinand Félix	09/04/1877	St-Aignan-de-Grandlieu	2 ^{ème} classe	2 ^{ème} R.I.C.	09/09/1915	Souain (51)	Tué à l'ennemi
LESAGE	Alexandre François Ernest	02/06/1896	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	25 ^e B.C.P.	14/05/1917	Ostel (02)	Tué à l'ennemi
LESAGE	Clair Louis Joseph	19/08/1894	Bouguenais (44)	2 ^{ème} classe	175 ^{ème} R.I.	23/11/1916	Negokoni (Serbie)	Blessures de guerre
LHÉRIAU	Auguste	17/12/1888	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	77 ^{ème} R.I.	12/11/1914	Zonnebeke (Belgique)	Disparu
LITOU	Pierre	30/12/1884	Vertou (44)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	23/04/1918	Filain (02)	Blessures de guerre
LOIRET	Pierre Joseph Marie	11/02/1886	Remouillé (44)	Sergent	65 ^{ème} R.I.	28/02/1920	Rezé (44)	?
LOISEAU	Maurice Louis	22/09/1892	Rezé (44)	Caporal-fourrier	93 ^{ème} R.I.	17/12/1914	Maissin (Belgique)	Disparu
LOUIS	Jean	10/07/1892	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	15 ^{ème} R.I.	27/05/1918	Zuydcoote (Nord)	Maladie
LOZON	Alphonse François	05/01/1882	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	25/09/1915	Mesnil-les-Hurlus (51)	Disparu
LUCAS	Joseph Eugène	04/02/1887	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	09/09/1914	Nanteuil-le-Haudouin (60)	Disparu
MACÉ	Edouard René	02/06/1879	Rezé (44)	Sergent	3 ^{ème} R.I.C.	29/01/1917	Zeitenlik (Grèce)	Maladie
MACÉ	Louis Marie	24/10/1888	Rezé (44)	Sapeur	6 ^{ème} Génie	07/09/1914	La Fère Champenoise (51)	Disparu
MAGNANDEIX	Germain Arthur Léonard	18/06/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	3 ^{ème} B.I.L.A.	19/05/1916	Esnes (55)	Tué à l'ennemi
MAILLARD	Louis Jean-Baptiste Marie	05/09/1898	Rezé (44)	Canonnier	51 ^{ème} R.A.	29/03/1921	Rezé (44)	?

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
MAINDON	Maurice Paul Marie	21/08/1896	Bouguenais (44)	2 ^{ème} classe	1 ^{er} R.M.Z.	14/03/1917	Mont-Cornillet (51)	Tué à l'ennemi
MARSAC	Henri Louis Eugène	07/07/1885	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	270 ^{ème} R.I.	16/09/1914	Sillery (51)	Blessures de guerre
MARSAC	Henri Antoine Marie	23/04/1877	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	45 ^{ème} B.C.P.	22/08/1916	Estées (Nord)	Tué à l'ennemi
MARTIN	Auguste Alexandre	09/03/1886	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	251 ^{ème} R.I.	10/03/1916	Sainte-Marie-à-Py (51)	Tué à l'ennemi
MARTIN	Julien François	02/04/1884	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	241 ^{ème} R.I.	09/05/1917	Prosnes (51)	Tué à l'ennemi
MIGNOT	Jean Hyacinthe Marie	20/10/1895	Givors (69)	Aspirant	56 ^{ème} R.A.	21/09/1915	Ville-sur-Tourbe (51)	Tué à l'ennemi
MOCUDÉ	Pierre Henri	29/05/1885	Le Loroux-Bottereau (44)	2 ^{ème} classe	161 ^{ème} R.I.	06/10/1915	Saint-Hilaire-Le-Grand (51)	Disparu
MONNIER	Maurice Louis Alphonse	07/08/1898	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	77 ^{ème} R.I.	15/06/1918	Gournay (60)	Tué à l'ennemi
MORANDEAU	Georges Emile	03/05/1896	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	2 ^{ème} R.M.Z.	10/06/1916	Verdun (55)	Disparu
MORANDEAU	Jean-Baptiste	24/06/1885	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	241 ^{ème} R.I.	07/06/1915	Roclincourt (62)	Tué à l'ennemi
MORANDEAU	Louis Joseph	05/07/1878	St-Aignan-de-Grandlieu	2 ^{ème} classe	81 ^{ème} R.I.T.	24/09/1914	Péronne (80)	Disparu
MORANDEAU	Lucien Jean Marie	26/10/1892	St-Philbert-de-Bouaine	2 ^{ème} classe	93 ^{ème} R.I.	20/09/1914	Juniville (08)	Blessures de guerre
MOREAU	Charles Marie	02/04/1879	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	291 ^{ème} R.I.	10/06/1916	Dugny (55)	Blessures de guerre
MOREAU	Gustave Jean Marie	18/07/1896	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	25 ^{ème} B.C.P.	25/10/1916	Bouchavesnes (80)	Tué à l'ennemi
MOREAU	Jules Jean-Baptiste	09/06/1889	Rezé (44)	Caporal	62 ^{ème} R.I.	01/07/1918	Saint-Amarin (Alsace)	Tué à l'ennemi
MOREAU	Paul Auguste	25/05/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	120 ^{ème} R.I.	28/02/1915	Mesnil-lès-Hurlus (51)	Disparu
MORICEAU	Ferdinand Joseph	21/11/1890	Rezé (44)	Brigadier	51 ^{ème} R.A.L.	01/11/1924	Rezé (44)	Maladie
MOUILLEAU	Henri Emile Arnaud	19/05/1896	Nantes (44)	Sergent	153 ^{ème} R.I.	06/07/1918	Château-Thierry (02)	Tué à l'ennemi
MURAIL	Emile Georges Jean	23/04/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	411 ^{ème} R.I.	10/09/1918	Saint-André-les-Vergers (10)	Maladie

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
MUSSEAU	Benjamin Pierre	29/06/1891	Fresnay-en-Retz (44)	1 ^{ère} classe	4 ^{ème} R.M.Z.	24/09/1914	Saint-Crépin-aux-Bois (60)	Tué à l'ennemi
MUSSEAU	Maximin Prosper Jean	10/05/1880	St-Colombin (44)	2 ^{ème} classe	7 ^{ème} Esc. du Train	05/06/1919	Rezé (44)	Maladie
MUTEAU	Marceau Opta	02/07/1892	Lagny (77)	Maréchal des Logis	51 ^{ème} R.A.	27/05/1918	Aizy-Jouy (02)	Tué à l'ennemi
NAULEAU	Pierre Clément Samuel	20/05/1878	St Etienne du Bois (85)	1 ^{ère} classe	125 ^{ème} R.I.	13/06/1918	Méry (60)	Tué à l'ennemi
NERRIÈRE	Henri Marie	17/11/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	77 ^{ème} R.I.	19/11/1914	Zonnebeke (Belgique)	Tué à l'ennemi
NEVEU	Théophile André Joseph	19/03/1883	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	147 ^{ème} R.I.	05/07/1917	Trèves (Allemagne)	Maladie
NICOLAS	Auguste Louis Marie	10/01/1889	Chantenay (44)	Sergent	65 ^{ème} R.I.	28/08/1914	Bulson (08)	Disparu
NICOLAS	Charles	25/12/1891	Nantes (44)	Caporal	245 ^{ème} R.I.	16/09/1917	Verdun (55)	Tué à l'ennemi
NICOLAS	Louis Julien Marie	19/03/1897	Chantenay (44)	Caporal	83 ^{ème} R.I.	15/10/1917	Eurville-Bienville (52)	Blessures de guerre
NIVET	Louis Jean Marie Donatien	29/10/1887	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	20/09/1914	Reims (51)	Tué à l'ennemi
NOGUE	Aristide Pierre	29/03/1890	Rezé (44)	Sergent	118 ^{ème} R.I.	08/09/1914	Lenharrée (51)	Disparu
OLIVIER	Louis Francis	03/12/1890	Vannes (56)	Maître-Pointeur	10 ^{ème} R.A.C.	28/02/1916	Auberive (51)	Blessures de guerre
OLLIVIER	Alfred Marie Celestin	04/01/1893	Rezé (44)	Sergent	93 ^{ème} R.I.	08/09/1914	Ecury-le-Repos (51)	Disparu
ORDRONNEAU	Jean Maurice Martin	09/02/1889	Rezé (44)	Maître-Pointeur	1 ^{er} R.A.Col.	10/07/1916	Flaucourt (80)	Disparu
ORIEUX	Félix Jean-Baptiste	25/08/1890	Aigrefeuille (44)	Sergent	6 ^{ème} Génie	09/01/1926	Rezé (44)	Maladie
ORTAIS	Léon Marie François	20/06/1893	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	93 ^{ème} R.I.	27/08/1914	Noyers-Pont-Maugis (08)	Disparu
OURVOIS	René Joseph	28/02/1891	St-Maixent-l'Ecole (79)	Sergent	89 ^{ème} R.I.	08/01/1915	Lachalade (55)	Blessures de guerre
PAPION	Alfred Jean Marie Louis	04/11/1891	Saffré (44)	Caporal-téléphoniste	93 ^{ème} R.I.	07/03/1916	Tahure (51)	Tué à l'ennemi
PARVEAU	Maurice Louis	23/06/1891	Rezé (44)	Caporal	93 ^{ème} R.I.	12/06/1916	Thiaumont (55)	Tué à l'ennemi

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
PATISSIER	André Jules Henri	13/02/1887	Nantes (44)	Canonnier	5 ^{ème} R.A.C.	30/07/1917	Sacy (51)	Blessures de guerre
PATISSIER	René Jean Marie	22/04/1888	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	08/09/1914	Fère-Champenoise (51)	Tué à l'ennemi
PATRON	Alexis Ferdinand	19/01/1882	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	54 ^{ème} R.I.C.	22/03/1917	Zeitenlik (Grèce)	Maladie
PATRON	François	23/05/1891	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	91 ^{ème} R.I.	17/11/1918	Nantes (44)	Maladie
PATRON	François	07/12/1886	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	320 ^{ème} R.I.	11/06/1918	Verdun (55)	Tué à l'ennemi
PATRON	Joseph	01/11/1884	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	265 ^{ème} R.I.	16/07/1916	Moreuil (80)	Blessures de guerre
PATRON	Marcel Aimé Alphonse	19/10/1895	St-Sébastien-sur-Loire	2 ^{ème} classe	77 ^{ème} R.I.	09/05/1916	Esnes (55)	Tué à l'ennemi
PENARD	Eugène Alfred Henri	21/10/1893	La Roche-sur-Yon (85)	Sergent	216 ^{ème} R.I.	21/07/1918	Latilly (02)	Tué à l'ennemi
PENEAU	Ernest	30/07/1878	Rezé (44)	Caporal	329 ^{ème} R.I.	04/07/1916	Estrées (80)	Tué à l'ennemi
PENEAU	François	15/06/1890	Rezé (44)	Sergent Major	8 ^{ème} B.C.P.	30/06/1915	Bagatelle (Argonne)	Disparu
PERRAUD	Charles Victor Marie	08/02/1898	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	91 ^{ème} R.I.	07/08/1918	Senlis (60)	Blessures de guerre
PERRAUD	Victor Henri	06/04/1892	Rezé (44)	Caporal	123 ^{ème} R.I.	05/05/1917	Vauclerc (02)	Tué à l'ennemi
PERRAUD	Victor Georges Joseph	15/04/1891	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	114 ^{ème} R.I.	24/08/1914	Erbevillers (54)	Disparu
PERROCHAUD	Charles Jean Marie	12/11/1886	Ancenis (44)	2 ^{ème} classe	51 ^{ème} R.I.	13/04/1915	Marchéville-en-Woëvre (55)	Tué à l'ennemi
PINEAU	Pierre Marie	07/05/1881	Bouguenais (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	06/10/1915	Croix-en-Champagne (51)	Blessures de guerre
PIVETEAU	Donatien Théophile	28/09/1892	St Philbert de Grandlieu	2 ^{ème} classe	77 ^{ème} R.I.	11/04/1920	Rezé (44)	Blessures de guerre
POIRAUD	Eugène Louis	20/09/1885	Les Clouzeaux (85)	2 ^{ème} classe	3 ^{ème} R.I.C.	28/02/1915	Beauséjour ferme (51)	Disparu
QUÉVEAU	André René Jules	14/08/1895	Rezé (44)	Caporal	64 ^{ème} B.C.P.	17/06/1918	Bacouel-sur-Selle (80)	Blessures de guerre
RAGUIDEAU	Auguste Jean Marie	19/09/1891	Rezé (44)	Caporal	77 ^{ème} R.I.	12/10/1916	Sailly-Saillisel (80)	Disparu

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
RAINÉ	Georges	18/04/1888	Nantes (44)	2 ^{ème} canonnier	28 ^{ème} R.A.	06/10/1914	Colincamps (80)	Tué à l'ennemi
RAJEAU	Lucien François Martin	06/11/1890	Tiffauges (85)	2 ^{ème} classe	77 ^{ème} R.I.	26/10/1914	Zonnebeke (Belgique)	Tué à l'ennemi
REDOR	Auguste Léon	07/07/1894	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	409 ^{ème} R.I.	09/05/1917	Godat (51)	Disparu
REDOR	Emile Alfred Victor	20/12/1882	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	10 ^{ème} R.I.	31/07/1916	Verdun (55)	Tué à l'ennemi
RELET	Célestin Charles Valentin	10/01/1894	Legé (44)	2 ^{ème} classe	66 ^{ème} R.I.	05/05/1916	Esnes (55)	Tué à l'ennemi
REMAUD	Albert Louis Auguste	16/12/1888	Beaufou (85)	Maître-Pointeur	266 ^{ème} R.A.C.	27/09/1918	Saint Hilaire Le Grand (51)	Tué à l'ennemi
RENAUDINEAU	René Donatien	29/03/1888	Port-St-Père (44)	Sergent	65 ^{ème} R.I.	08/09/1914	Fère Champenoise (51)	Disparu
RIALLAND	Robert Maurice	11/11/1896	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	60 ^{ème} R.I.	16/04/1917	Berméricourt (51)	Disparu
RICHARD	Eugène François	10/06/1882	Cholet (49)	Caporal	64 ^{ème} R.I.	28/04/1917	Cerny-en-Laonnois (02)	Blessures de guerre
RICHARD	Félix	03/03/1894	Remouillé (44)	2 ^{ème} classe	4 ^{ème} R.M.Z.	14/05/1916	Dehiba (Tunisie)	Maladie
RICHEUX	Moïse François Marie	03/02/1892	Guérande (44)	2 ^{ème} classe	72 ^{ème} R.I.	07/05/1916	Ville-sur-Cousances (55)	Blessures de guerre
RICORDEL	Alphonse Marie	20/01/1896	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	123 ^{ème} R.I.	06/05/1916	Verdun (55)	Tué à l'ennemi
RINGEARD	Pierre Henri Marie	06/04/1896	Touvois (44)	Brigadier	51 ^{ème} R.A.	08/06/1916	Verdun (55)	Tué à l'ennemi
ROBERT	Eugène Léger Marie	31/08/1894	Rezé (44)	Caporal	175 ^{ème} R.I.	14/11/1916	Rahmanli (Serbie)	Disparu
ROBERT	Jean Léon Joseph	02/01/1894	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	91 ^{ème} R.I.	29/04/1915	Bois-de-Bernataut (55)	Blessures de guerre
ROBERT	Joseph Louis Marie Alexis	07/05/1891	Nantes (44)	Sergent	64 ^{ème} R.I.	08/09/1914	Fère-Champenoise (51)	Disparu
ROGER	Gabriel	30/03/1892	Saujon (17)	Sapeur	9 ^{ème} Génie	25/10/1915	Les Eparges (55)	Disparu
RONTARD	Marcel Marie Joseph	16/05/1888	Rezé (44)	1 ^{ère} classe	65 ^{ème} R.I.	20/09/1914	Reims (51)	Disparu
ROULLEAU	Eugène Pierre Marie	06/11/1881	Nantes (44)	Sergent	70 ^{ème} R.I.	07/02/1921	Rezé (44)	Maladie

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
ROUSSEAU	Francis	26/05/1894	St-Sébastien-sur-Loire	2 ^{ème} classe	66 ^{ème} R.I.	04/05/1916	Esnes (55)	Tué à l'ennemi
ROUSSEAU	Georges	22/01/1896	St-Sébastien-sur-Loire	2 ^{ème} classe	99 ^{ème} R.I.	19/04/1917	Cerny-en-Laonnois (02)	Tué à l'ennemi
ROUSSEAU	Jean-Baptiste	22/03/1876	Rezé (44)	Matelot		29/06/1915	A bord du Bossuet	Tué à l'ennemi
ROUSSEAU	Jules Victor	22/08/1895	Rezé (44)	Sapeur	6 ^{ème} Génie	07/09/1915	La Fontaine-aux-Charmes 55	Tué à l'ennemi
ROUSSEAU	Octave Donatien Jean Marie	24/03/1895	Machecoul (44)	2 ^{ème} classe	147 ^{ème} R.I.	16/10/1916	Berny Genermont (02)	Tué à l'ennemi
ROYER	Pierre Marie	03/06/1889	Glénac (56)	2 ^{ème} classe	70 ^{ème} R.I.	08/09/1915	La Harazée (51)	Disparu
SAINT-JUST	Fernand René	01/04/1893	Chantenay (44)	2 ^{ème} classe	116 ^{ème} R.I.	22/08/1914	Maissin (Belgique)	Disparu
SAMSON	Louis Béloni	29/08/1881	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	4 ^{ème} R.M.Z.	22/08/1915	Rosendaël-Dunkerque (59)	Maladie
SAUPIN	Henri Michel Marie	29/09/1891	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	71 ^{ème} R.I.	21/07/1918	Le Plessier-Huleu (02)	Tué à l'ennemi
SCHELLING	Jean Hippolyte Edouard	14/11/1897	Paris 2 ^{ème}	2 ^{ème} classe	411 ^{ème} R.I.	20/01/1917	Bar-Le-Duc (55)	Maladie
SÉJOURNÉ	Théodule Fernand Eugène	15/02/1886	St-Etienne-de-Corcoué	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	09/06/1916	Hébuterne (62)	Blessures de guerre
SENARD	Emile Victor Marie	08/09/1891	Rouans (44)	Sergent-fourrier	64 ^{ème} R.I.	22/08/1914	Maissin (Belgique)	Tué à l'ennemi
SOCHAS	André François Henri	29/06/1897	Doulon (44)	Caporal	21 ^{ème} R.I.	07/10/1918	Bazancourt (51)	Tué à l'ennemi
SORIN	Francis Henri	04/06/1890	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	116 ^{ème} R.I.	05/10/1915	La Croix en Champagne (51)	Blessures de guerre
SORIN	Joseph Louis Marie	08/02/1895	Legé (44)	2 ^{ème} classe	128 ^{ème} R.I.	08/10/1915	Valmy (51)	Maladie
SOULAS	Louis Alfred Marie	25/03/1883	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	132 ^{ème} R.I.	16/04/1917	Braye-en-Laonnois (02)	Disparu
SOULAS	Raymond René	18/07/1892	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	22/08/1914	Maissin (Belgique)	Blessures de guerre
SOULIER	Pierre Emmanuel	23/07/1875	Chabris (36)	Sergent	41 ^{ème} R.I.C.	04/09/1915	Villers-Bretonneux (80)	Tué à l'ennemi
TASSIER	Achille	10/05/1888	Reims (51)	2 ^{ème} classe	109 ^{ème} R.I.	26/09/1915	Souchez (Pas-de-Calais)	Tué à l'ennemi

NOM	PRÉNOM	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	GRADE	RÉGIMENT	DATE	LIEU	CIRCONSTANCES
TEMPLÉ	Julien Frédéric Marie	24/07/1881	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	25/09/1915	Mesnil-les-Hurlus (51)	Disparu
TENDRON	Baptiste Gabriel	19/04/1879	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	295 ^{ème} R.I.	28/07/1916	Moreuil (80)	Blessures de guerre
TENDRON	Henri Louis	02/07/1882	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	07/06/1915	Serres (54)	Tué à l'ennemi
TESSIER	Adrien Léon	14/12/1885	Chantenay (44)	2 ^{ème} classe	270 ^{ème} R.I.	08/09/1915	Vienne-le-Château (51)	Tué à l'ennemi
TESSON	Octave Aimé	05/12/1887	St-Mathurin (85)	Caporal	293 ^{ème} R.I.	26/09/1915	Ville-sur-Tourbe (51)	Disparu
THÉBAUDEAU	Julien François	10/01/1881	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	65 ^{ème} R.I.	25/09/1915	Mesnil-les-Hurlus (51)	Disparu
THÉRITON	Henri Ernest Gabriel Marie	14/10/1891	Nantes (44)	Sergent	4 ^{ème} R.I.	06/09/1914	Vaubecourt (55)	Disparu
THIBAUT	Maxime Raphael Robert	09/12/1895	Commequiers (85)	Caporal	52 ^{ème} R.I.C.	16/10/1916	Villers-Carbonnel (80)	Disparu
THOMAZEAU	Auguste Louis Baptiste	15/11/1892	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	64 ^{ème} R.I.	07/05/1915	Amiens (80)	Maladie
THOMAZEAU	Eugène Henri Joseph	25/07/1889	Nantes (44)	2 ^{ème} classe	116 ^{ème} R.I.	11/10/1914	Mesnil (80)	Blessures de guerre
TILLÉ	Georges Paul	30/03/1892	Rezé (44)	Brigadier	38 ^{ème} R.A.	18/05/1919	Rezé (44)	Maladie
VALTON	François Pierre	22/06/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	44 ^{ème} R.I.C.	06/11/1915	Chaudefontaine (51)	Blessures de guerre
VIAUD	Francis Jules Clément	03/09/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	94 ^{ème} R.I.	01/11/1918	Chestres (08)	Tué à l'ennemi
VISONNEAU	Marcel Pierre	01/04/1895	Rezé (44)	2 ^{ème} classe	1er R.I.C.	15/09/1918	Krivitza (Serbie)	Tué à l'ennemi

UNE ENQUETE A POURSUIVRE

Les 298 noms de soldats que nous publions sont ceux de jeunes gens, de citoyens, de pères de familles, domiciliés à Rezé, qui ont perdu la vie dans la Grande Guerre. C'était des hommes ordinaires. La guerre les a tirés, en partie, de l'anonymat, et la société en a fait, selon les époques, des héros malgré eux ou des victimes. Nous en avons brossé un portrait collectif. Peut-être, le moment est-il maintenant venu de les considérer pour eux-mêmes, dans leur individualité ?

Nous allons, maintenant, compléter ce travail par la rédaction de biographies individuelles et, pour cela, nous avons besoin de l'aide de nos lecteurs. Nous recherchons, en particulier, tous types de documents qui permettraient d'approcher la vie, tant civile que militaire, de ces soldats : photos, correspondance, récits familiaux, livrets militaires...

Pour nous faire part de vos réactions à cet article ou pour nous communiquer des documents, vous pouvez nous joindre aux adresses suivantes :

- lesamisdereze@laposte.net
- Michel KERVAREC tel : 02.40.75.47.60
- Philippe MICHEL tel : 09.51.44.01.43 – email : phmichel@chatrou51.fr

L'exaltation chauvine

Par Michel Kervarec

Dans le n° 55 de notre bulletin, paru en mai 2008, nous publions un article relatif à la presse de 1908, cent ans plus tôt. Un point était consacré au conditionnement de la population. Tout était alors fait pour exalter le nationalisme, le chauvinisme et la haine de l'ennemi potentiel : l'Allemagne.

Les écoles, qu'elles soient publiques ou chrétiennes, les amicales laïques comme les patronages catholiques, tous formaient leur jeunesse aux futurs affrontements. Les sociétés de gymnastique et de tir avaient le vent en poupe.

Nous reproduisons ici cet article, tout-à-fait accordé au thème du numéro spécial.

La préparation à la guerre

La presse de 1900 est pleine de comptes-rendus relatifs aux nombreux conflits en cours, colonial au Maroc, mais aussi entre nations en Europe, ainsi entre la Bulgarie et la Turquie et entre l'Autriche et la Serbie, l'empire autrichien expansionniste étant en train d'annexer la Bosnie-Herzégovine.

Le conflit entre la France et l'Allemagne est latent et tout le monde s'attend à une guerre prochaine. C'est dans ce cadre qu'il faut inscrire l'éclosion de nombreuses sociétés de gymnastique et de tir.

Le 28 février 1908 se créait au bourg la troisième société de tir de Rezé, après le Guidon de Pont-Rousseau et la Ragonnaise. Le Populaire écrit : « *Dimanche dernier, à deux heures de l'après-midi, un auditoire nombreux se pressait dans les salles de l'école publique de garçons pour entendre la conférence qu'allait faire M. le lieutenant Weisbecker, du 65^e régiment d'infanterie, sur les "Avantages du tir".*

Aux côtés du conférencier, nous remarquons M. Roiné, ancien directeur de l'école et président de la réunion, le conseil municipal et plusieurs membres de la Société des Amis des Ecoles laïques.

Beaucoup de pères de famille, de jeunes gens, de personnes qu'intéressent les œuvres d'éducation militaires ont répondu aux invitations

qui avaient été lancées : leur si grand nombre est déjà un sûr garant de la réussite de l'œuvre entreprise, œuvre de haute éducation sociale et du plus pur patriotisme.

Après un chœur à deux voix exécuté par les enfants de l'école, M. le Président exprime tous les regrets de M. le Maire, que des engagements extérieurs empêchent d'être parmi nous (...).

Le 18 mars, le même journal faisait écho au banquet organisé par "le Guidon de Pont-Rousseau", "société de tir et cycliste". Jean-Baptiste Vigier, qui n'était encore que le premier adjoint au maire, y fit un discours significatif : « *Le but de votre société est donc de former des jeunes tireurs et de maintenir l'émulation et l'entraînement parmi les anciens, mais j'estime que l'enseignement du tir devrait commencer dès l'âge de douze ans ; c'est ce qu'a si bien compris M. Ferré, notre sympathique et dévoué directeur de l'école de Pont-Rousseau, puisqu'il a déjà organisé cet enseignement dans son école* ».

Le 29 avril, le même lieutenant Weisbecker, qui était intervenu au bourg, vint refaire sa conférence à Pont-Rousseau. Il y présentait les armes de l'armée française et l'importance qu'il y avait à les maîtriser pour la guerre à venir qu'il n'annonçait pas fraîche ni joyeuse, bien au contraire.

Le 23 août, la Ragonnaise annonçait la tenue de son second concours de tir pour l'année, avec 140 francs de prix : « Nul doute que les amateurs seront nombreux, car les écoliers en vacances auront un agréable passe-temps, tout en continuant leur tir scolaire. Aussi, ce serait avec plaisir que nous verrions les efforts de cette vaillante société couronnés d'un légitime succès ».

L'article concluait : « Les tireurs trouveront toute facilité pour se rendre au stand situé à deux cent mètres de l'arrêt du Chêne-Creux (ligne Nantes-Lagé) ».

Les garçons ayant 12 ans en 1908 en avaient 18 au début de la guerre. C'est dire qu'ils combattirent tous et qu'une grande partie y resta.

La plus complète paranoïa accompagnait cette préparation à la guerre. On voit dans le même journal à la date du 22 juin, une lettre significative. C'était l'époque des débuts de l'aviation, précisons-le. On lit : « Hier matin, à l'étier de Bouaye, le joli village si bien situé sur le lac de Grand-Lieu, se présentait un Monsieur (...) au restaurant bien connu de Madame Prosper Josnin (pour réserver) un déjeuner pour cinq personnes ».

Après avoir commenté le menu, le correspondant continuait : « A cette heure précise (midi) arrivaient, en effet, quatre étrangers dans une magnifique auto avec le Monsieur qui avait commandé le déjeuner.

Tout marcha à souhait, le beurre blanc, la friture et l'anguille tartare furent trouvés exquis ; on s'en lécha la barbe, comme on dit.

Or, le soir, le bruit courait, d'après certaines bribes de conversations entendues par les uns et les autres, qu'il s'agissait de faire des expériences d'aviation sur le lac, à l'instar de celles des frères Wright à Blain ou au Mans.

Les voyageurs parlaient tantôt en mauvais français, tantôt en allemand. Nous donnons ces renseignements sous toutes réserves, quoiqu'ils ne paraissent pas dénués de fondement.

Les chutes sur terre ferme sont toujours sinon mortelles, du moins dangereuses, tandis que le contact de l'eau fait l'effet d'un filet tendu comme on en voit dans les cirques pour certains exercices.

Il suffit d'avoir une nacelle agencée en conséquence pour former barque, au besoin échapper au danger de chute.

C'est d'ailleurs ce qui se pratique en Allemagne dans les expériences de ce genre.

Toujours est-il que les susdits voyageurs ont exploré le lac de Grand-Lieu, semblant y avoir un tout autre but que celui d'une simple promenade ».

Cet article donne bien le ton de l'époque. En ce qui concerne les enfants des écoles, précisons qu'il existait des concours de tir départementaux.

Pour celui de 1908, il fut emporté par l'école Carnot de Saint-Nazaire, devant l'école de la Pâquelais. L'école des Sorinières figure en 13^e position. Les établissements de Rezé n'apparaissent pas dans le classement.

Un soldat, Julien Cottier, charbonnier à Saint-Paul, et les siens

Par Michel Kervarec

Julien Cottier, né en 1872, était un ancien et avait été incorporé au 82^e régiment de territoriaux dès les débuts de la guerre. Il exerçait la profession de marchand de charbon à Saint-Paul, un peu plus haut que la place Salengro actuelle. Son épouse et sa fillette, toutes deux prénommées Marguerite, allaient donc se retrouver seules et, la première, à prendre la suite de son mari. Or, on sait combien le métier de celui-ci était dur - à tout point de vue - autrefois. C'était véritablement un travail de force, très sale qui plus est. Pour ne rien arranger, Julien Cottier vendait peu à Rezé et avait l'habitude de parcourir tout le pays de Retz avec son cheval et sa charrette pour faire ses affaires. Du fait de la guerre, le charbon de terre était devenu rare et l'on devait se procurer du charbon de bois chez les forestiers du pays de Châteaubriant. Ce fut une vie de galère pour Marguerite, mais il lui fallait bien assumer et aller du côté de Derval ou Saint-Julien-de-Vouvantes chercher du charbon pour le vendre à Paimbœuf ou Saint-Père-en-Retz. Pendant ce temps, sa fille, encore à l'école primaire, devait se prendre entièrement en charge.

Notre ami Michel Tillé, petit-fils de Julien et Marguerite, fils de Marguerite la jeune, nous a prêté un album de cartes postales échangées pendant la guerre. Celles envoyées par la mère sont malheureusement assez rares à être revenues. Mais Julien Cottier continue à gérer son commerce depuis le front. En tant que territorial, il parcourt celui-ci depuis le Nord jusqu'au Doubs pour les travaux divers, ce qui ne l'empêche pas de descendre dans les tranchées lorsque l'armée en éprouve le besoin. On connaît donc les soucis des siens.

Sa fille Marguerite lui écrit souvent et elle a aussi à nous apprendre. Nous n'avons rien pour l'année 1914. La carte la plus ancienne, semble-t-il, est datée du 5 janvier, sans l'année. Elle pourrait être de 1915. Marguerite écrit à son époux :

« Je n'ai plus de charbon de terre. Tout est parti depuis hier. Il nous en faudrait moitié plus. On n'a pas fini d'être abrutis d'ici la semaine prochaine ».

Le 20 janvier 1915, Julien lui écrit depuis Neuville-Saint-Vaast, Pas-de-Calais :

« Je suis heureux que tu as fait un bon voyage à Ste-Pazanne. Tu as apporté pas mal d'argent ; tu ne me dis pas combien tu as apporté d'Arthon. As-tu pensé à demander des sacs chez les épiciers, chez Auffret, Monnier, etc... ».

Le 14 février, depuis Fouquevillers, toujours dans le Pas-de-Calais, il annonce :

« Nous devons partir au repos cette nuit. Les Anglais nous remplacent. Nous allons je ne sais pas (ou) du côté d'Azincourt ».

Il était donc dans les tranchées. Dans un courrier du 13 avril, il annonce qu'en ce moment, lui et son unité en étaient sortis. Il continue de gérer son commerce malgré tout, ainsi d'Arras le 15 août :

« Si l'on savait que M. Doutressault ne livrera pas le bois, ce ne serait pas la peine de faire des provisions, car le bois sera tout vendu et l'on n'en trouvera plus ».

Le 20 septembre, il annonce son retour en 1^{ère} ligne :

« Hier, j'ai vu Henri Naulau et il partait aux tranchées et moi aussi. Nous ne nous reverrons pas tout de suite ».

Courant octobre, on le voit frappé par la mort d'un proche :

« Je suis bien frappé par la mort du pauvre Paul. Quel malheur ! Je n'en reviens pas. Je croyais toujours qu'il en serait revenu. Je n'en marque pas plus long. Je suis tellement frappé. Ça me désole. Console sa femme et ses enfants. Je m'en retourne. Tu peux leur dire que je ferai ce que je pourrai pour eux ».

Mais la vie reprit. Le 12 décembre, il écrit :

« Tu me dis que tu n'as pas de charbon. Je comprends que c'est ennuyeux. Si tu trouvais un homme, tu pourrais aller en chercher une petite charretée (de) 35 à 40 sacs. Vous passeriez par Nozay et Derval et, rendus là, vous demanderiez la route. Vous mettez un jour de plus s'il le faut, chargés de plus de 1200 kilos, pas plus. Tu le vendras plus cher s'il le faut ».

La pauvre femme était à bout. Le 14 janvier 1916, elle écrit :

« Je suis désolée. Comment ça se fait ? Je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis mardi. Je croyais en avoir toujours une hier et puis rien et aujourd'hui, rien encore. Je ne comprends pas. J'en suis malade. Le dernier jour de l'année, ainsi que le 1^{er}, je l'ai passé toujours bien à pleurer. Mon Dieu, quel malheur ! Je ne sais pas ce que je suis. Quel malheur ! Je ne sais pas quoi écrire ; je ne sais pas ce que je fais. Mon Dieu, ayez pitié de nous ».

Au même moment, Julien était sur le départ. Le 5 mars, il écrit :

« Nous marchons aux environs d'Abbeville ».

Le lendemain, il reprend :

« J'ai rejoint mon régiment aujourd'hui, car les hommes avaient monté en camions autos car, par le mauvais temps, beaucoup ne pouvaient plus marcher ».

Deux jours plus tard, il continue :

« Je ne suis pas trop malheureux ; je ne porte ni sac ni fusil ; je suis toujours à la voiture. Les Picards sont très aimables. Quoique le pays n'est pas si riche comme le Pas-de-Calais, les gens sont plus aimables ».

Le 10 mars, ce fut le grand départ pour les environs de Belfort afin d'y faire des travaux de fortification.

Le 10, il écrit :

« Nous couchons dans le Doubs et travaillons dans le Territoire de Belfort et la Suisse est à 400 mètres ».

Il précise que les soldats suisses leur disent bonjour par-dessus la frontière. Le 27 mars survint une nouvelle importante :

« Il va en partir 20 par compagnie pour aller travailler dans les fermes, je ne sais où, mais l'on prend dans les classes 92, 93 et 94. Je crois que je suis sur la liste. Ça m'est bien égal d'y aller ou rester, car on



Hannescamps (Pas-de-Calais)
Les ruines de l'église après les bombardements.

n'est pas malheureux là où l'on est, mais si je suis à même d'y aller, j'irai. Si je tombais chez du bon monde, je travaillerais plus dur, mais ça changerait de vie, et, si je vais dans la Beauce, tu pourras venir me voir ».

Pour l'instant, Marguerite avait d'autres soucis et, le lendemain, son mari écrit :

« Tu me dis que tu as été à (la) Chevrolière déchargé un wagon. Tout cela est beaucoup de travail pour toi. Quand donc cette guerre sera finie ? ».

En fait de Beauce, le Rezéen se retrouva quelques jours plus tard chez un nommé Féron à Heiltz-le-Maurupt, dans la Marne. Il commente :

« Je bêche toujours ; je trouve le temps long, car je ne suis pas habitué d'être seul, mais ce n'est plus la même vie... ».

Et encore :

« Je suis très bien nourri et couché ».

Mais le charbonnier est toujours présent. Le 16 avril, il raconte :

« J'ai été conduire des bêtes au pré à 20 kilomètres. J'ai vu un peu de pays de forêt. Il y a des charbonniers ».



Maurupt après les bombardements.

Evidemment, il en profita pour aller voir ceux-ci et se renseigner sur leurs méthodes et les prix pratiqués. Dans son périple, il passa à Maurupt où il y avait eu une grande bataille. Il écrit :

« Il y a beaucoup de soldats d'enterrés. Les tombes sont bien arrangées. Celles des boches ne le sont pas. Tout cela est bien triste. Le bourg est tout démoli. J'ai regardé les noms. Ils sont tous du 72^e et 128^e d'infanterie. Il y en a bien un mille d'enterré... J'ai été à la messe dans la pauvre église toute délabrée. Le pauvre curé est bien vieux. Il est obligé de loger chez les habitants comme il peut. J'ai reçu une lettre de ma sœur. Elle me dit que ses fils sont

partis du côté de Verdun... Mon régiment est du côté de Nancy, un peu en arrière ».

Le séjour campagnard se termina avant le mois d'avril, puis il alla rejoindre son régiment à Erbevillers, à 18 kilomètres de Nancy, afin d'y creuser des tranchées. Il continue, quoiqu'il arrive, à gérer ses affaires. Le 28 avril 1916, on lit :

« Je suis bien content que ton wagon est fait. Je ne vais pas écrire au chef de gare. Si je vais en perme, nous irons le voir. Tu me parles de la grande offensive que nous allons perdre. C'est-il le père Ménard qui t'a raconté cela ? Dis-lui que s'il peut le prendre, qu'il le prenne et qu'il monte dans son auto et qu'il prenne ses lunettes et qu'il emmène toute sa petite famille. Ça doit être lui qui a limé le crochet qui tenait la cloche de St-Aubin pour qu'elle tombe plus vite. Tout cela, c'est comme les précautions de Mme de T.... Je ne crois rien de tout cela... Pour les charrettes, regarde si tes patins sont bons et si les freins des moyeux ont besoin d'être serrés car, par ce temps-là, les charrettes s'abîment. Tes équipages, tu aurais dû les faire réparer ».

Il réécrit quelque temps plus tard :

« Si tu as l'occasion d'aller à Paimbœuf, tu pourras leur donner du charbon. Tu souhaiteras le bonjour à M. et Mme Foucher pour moi. Tu me dis que la Grèce nous menace, mais de ce côté-là, il ne faut rien craindre »...

« Il faut écrire à Marataud et lui dire que tu as sa lettre par laquelle il te facture le papier à 65 fr. et, quand tu l'auras, tu les tiendras bien. Ça fait 36 francs sur le tout. C'est bon à prendre et, s'il fait encaisser, refuse de payer. Il ne faut pas se laisser monter le cou ».

Julien Cottier, dans son courrier, consacre ainsi beaucoup plus de place à son commerce de charbon qu'à ce qu'il vit au quotidien, mais il arrive que celui-ci s'impose, malheureusement. Le 18 juin, il écrit :

« J'ai reçu une lettre de ma sœur. Les pauvres gens, ils m'ont appris une bien triste nouvelle. Leur fils Julien est disparu à Verdun depuis le 3 mai. Ils ont fait des recherches, mais aucun renseignement. Ils croient bien qu'il est mort. Son frère Henri a été blessé à la tête. Il a été à l'hôpital. Il est guéri. Il est au dépôt et prêt à repartir. En voilà 2 dans les mêmes jours. Quel malheur, deux si bons garçons qui avaient tant aidé leurs parents. Ils ont l'air désolé. Louis, mon filleul, est malade. Il tousse et il a mal aux jambes. Il doit être tuberculeux. Tout cela, c'est la misère. L'on ne sera heureux que quand on sera mort. René, de Moisdon, a disparu le 2 mai et Julien, de Châtelais, le 3 ».

Dans le courrier suivant, on lit :

« Tu dis que tu vas perdre la tête. Il faut en prendre et en laisser. La guerre va peut-être finir bientôt. Les Autrichiens sont battus (si c'est vrai). Je ne crois pas grand-chose de tout ce que l'on dit. A Verdun, le 93^e de La Roche et le 137^e de Fontenay, il ne reste que 99. C'est triste ».

A Rezé, Marguerite se débattait avec son commerce. Elle avait besoin d'un homme pour l'aider, d'une part, et elle rencontrait des difficultés d'approvisionnement, d'autre part. Julien l'aidait autant qu'il pouvait. Il écrit :

« Il ne faut pas te faire trop de chagrin. Il faut prendre le temps comme le Bon Dieu le dessine. Si tu as été en forêt, dis-moi ce qu'ils t'ont dit. Le père Breton nous en fera peut-être cuire quelques wagons. Si Haguët ne veut pas cuire pour nous, laissons le tranquille. Avec les sots, il n'y a rien à faire. C'est comme les Goiset, ils auront peut-être besoin de nous avant que l'on a besoin d'eux. Si Johan veut le faire, donne la pièce au commis et laisse Goiset tranquille. Quand le vieux bois sera cuit, l'on fera comme l'on pourra. Pour la vieille Mortier, donne lui donc ses deux sacs pour se débarrasser d'elle. Pour le cuiseur, tu le paieras et tu lui donneras 5 fr. de gratification pour son départ. Pour la vieille de Paimbœuf, il ne faut pas lui en revendre. Tu n'auras qu'à lui dire que ton charbon est tout promis. Pour une permission, je n'irai pas avant le mois d'octobre ».

Marguerite continuait à parcourir le Pays-de-Retz. Courant juillet, elle écrit :

« Je suis à St-Père-en-Retz chez Mme Séjourné. Elle te souhaite bien le bonjour et ton prompt retour. La semaine dernière, j'avais manqué. (J'ai) vendu 29 sacs et 200 paquets. J'avais mis quelques sacs et paquets pour les Bronas, alors ça faisait une petite charretée ».

L'été 1916 s'avancait. Julien, en tant que territorial, se déplaçait fréquemment, selon les besoins de l'armée, entre Meuse, Meurthe-et-Moselle et Moselle. Le 28 novembre, il séjournait à Thuilley-aux-Groseilles, près de Toul.

Il écrit :

« Nous sommes pour une quinzaine de jours pour arranger un camp d'aviation. Je ne sais pas si l'on va être bien. L'on était pas mal où nous étions. Nous avons fait des amis où nous étions, des gens très aimables. Nous faisons un repas de temps en temps. Ça nous changeait et ils ne nous prenaient pas trop cher ».

Marguerite, elle, avait toujours un esprit chagrin. Elle lui répond :

« Nous aussi, nous faisons les rentiers. Ce n'est pas livrer un sac de charbon de temps en temps, même pas tous les jours (qui permet de) gagner son pain et qui fait cher vivre. Tu connais mon caractère. Ça me rend malade. Je reçois une lettre du cuiseur à l'instant. Il me dit qu'il a mis 25 sacs de charbon vendredi. Quand je va-t-y les avoir et qu'est-ce-que c'est que tout le monde demande pour qu'il m'en remette d'autres dans les jours (à venir). Il me dit qu'il a un autre wagon de prêt et qu'à la gare, on leur dit qu'ils ne savent pas quand il y aura des wagons. C'est malheureux tout ça : avoir sa marchandise à perdre (alors) qu'on trouverait à la vendre. Tu devrais écrire au cuiseur que si à la gare on ne donne pas de wagon, ne pas garder le charbon de forêt, ne pas tout conduire à la gare monter une charretée et la mettre toute de suite au wagon. Les rouliers ne vont peut-être pas vouloir se déranger tous les jours ».



Thuilley-aux-Groseilles

Julien Cottier avait une autre correspondance, sa fille, Marguerite, laquelle écrivait parfois en cachette de sa mère. Parmi ses courriers, on lit, en novembre 1915 :

« Mon cher papa, quand je pense que voilà un an que je ne t'ai pas vu, je me fais bien du chagrin, je prie bien le Bon Dieu pour te revoir bientôt, maman est parti en route, tu vois que ta petite Marguerite n'oublie pas son papa comme tu le crois, maman ne sait pas que je t'envoie cette carte-là, j'ai vu tonton Jules, ta petite fille qui t'aime et t'embrasse de tout son cœur ».

Le 20 février 1916, elle écrit :

« Tu nous dis que tu as de la neige, par chez nous (nous) en avons autant et sa tombe tout le temps, c'est un possible que les chevaux marchent. Bien vite le beau temps et la fin de la guerre. Tante Eugénie dit qu'elle irait bien tremper la soupe aux soldats, dépêche-toi à prendre ta permission, maman te fera des crêpes à carnivals. Ta fille qui t'aime et t'embrasse de tout son cœur ».

Au tournant de 1916 et 1917, Julien Cottier était près de Nancy. Le 1^{er} janvier, il écrivait à son épouse à propos de leur fille :

« J'espère que l'année prochaine (elle) n'aura pas cette peine. Car peut-être cette maudite guerre sera finie. Aujourd'hui 1^{er} jour de l'an. Je n'ai même pas eu le temps d'écrire. J'ai lavé, car nous sommes sales comme si l'on s'était traîné dans la boue ».

Quelques semaines plus tard, c'est la petite Marguerite qui prenait sa plume :

« Mon cher Papa. Je te souhaite une bonne fête. J'aurai été bien contente si tu étais venu en permission. J'aurai pu te souhaiter ta fête, nous n'avons pas ce bonheur-là, ta permission est toujours reculée, nous n'avons aucune chance, aussi maman s'en fâche, elle s'en met en colère, sur toutes tes lettres ».

ça recule, je serai bien contente de te voir et de t'embrasser. De me mettre sur tes genoux auprès du feu, car il fait grand froid, comme je pense donc à toi, quand donc reviendras (tu) pour rester avec nous ».

Quelques jours plus tard. Julien Cottier annonçait qu'il partait en permission le 4 février.

Pour l'année 1917, nous n'avons pas d'autre correspondance que celle du 8 mai envoyée par Marguerite, la mère, à son époux où elle témoigne toujours de ses difficultés :

« Je travaille ces jours-ci au charbon. Le roulier de Nozay me demande 40 fr. pour amener mon charbon. Ça fait 20 sous par sac. Ça fait 20 de moins que chez Debay. On est bien en peine. Comment faire, en le vendant 10 sous le kilo, on ne peut pas (faire en sorte que) le monde s'habitue à payer cher. Quand il n'aura plus de galette, on ne fera plus de commerce. Je crois que la biscuiterie nantaise ferme aujourd'hui pour un temps et que, chez Lefèvre, (on) doit fermer prochainement. Le monde se reposait chez Bariller, ils ont repris cette semaine pour quelque temps. Il paraît qu'ils ont reçu un peu de charbon ».

A travers ce courrier apparaît un autre aspect du conflit et de ses conséquences. Il n'y a plus de charbon et les entreprises doivent fermer de temps à autre. C'était le cas chez Bariller frères, la toilerie du Chêne-Gala. Il y a donc beaucoup de chômage partiel, et pour cela, il n'y a pas d'indemnité.

On ne retrouve Julien Cottier qu'en mai 1918 et il n'est pas optimiste, c'est le moins qu'on puisse dire. Le 23, il écrit à son épouse :

« Il n'y a pas de fin possible. Il y a encore bien 20 ans de guerre. Tant qu'il y aura des hommes, la guerre durera, mais il n'y a rien à y faire. Il n'est qu'une chose, que d'attendre la mort en patience et c'est tout ».

Deux mois plus tôt, il écrivait :

« Mon filleul Julien m'a écrit et il est versé dans la Coloniale. Il part pour Salonique à la boucherie en plein. Ces régiments, c'est pour faire les attaques ».

Ceci nous montre que les soldats étaient au courant de ce qui se passait au front d'Orient. On remarque qu'à aucun moment, dans le courrier de Julien Cottier, on ne ressent de chauvinisme et de haine. Il y a un ennemi en face et c'est tout.

La carte où il écrivait qu'il y en aurait encore pour 20 ans, ceci dans un moment bien compréhensible de lassitude, n'était pas faite pour entretenir le moral à Rezé. Le 27 mai, sa fille lui répondait :

« Maman est partie ce matin au Bignon et Geneton, elle ne sait pas que je t'écris. Tu as dit que la guerre va durer 20 ans, ce n'est pas vrai, on dit (que) les soldats finiront de se battre (en) 1919 ».

Le 18 juin 1918, Julien indique qu'on ne se battait pas pour le moment dans son secteur. Il rajoute, à propos d'un de ses collègues :

« J'ai su ces jours que Guillou, marchand de charbon, rue des Olivettes, qui était lieutenant, est mort de maladie ».

La dernière carte de guerre est datée du 3 octobre 1918. Julien écrit à son épouse :

« Nous ne sommes pas battus et je ne pense pas que l'on se battra pour le moment... Je ne crois pas que les batailles continuent pour le moment. Ne te fais pas trop de peine pour moi, tu as bien assez de travail par ailleurs. L'hiver me fait plus de peine que les batailles, car je n'aime pas le froid et pourtant, il

faudra bien y passer. Si seulement l'on avait un peu de repos. Voilà 15 jours que nous sommes en 1^{ère} ligne ».

Le 11 novembre, la guerre se terminait et le régiment fut dirigé vers l'Alsace et plus précisément Colmar.

Le 14 décembre, notre charbonnier rezéen écrivait à son épouse :

« Nous sommes logés dans les casernes boches. Nous couchons dans leurs lits qu'ils ont abandonnés. Nous sommes plus au sec que dans les baraquements. Je suis bien content d'être sorti de l'aviation. Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'on ne trouve rien. Le vin, 6 fr. le litre, mais que veux-tu, l'on se passe avec deux quarts. Les gens sont biens, ils ont l'air contents. Les gosses chantent la Marseillaise. Beaucoup parlent français avec nous, mais entre eux, ils parlent boche ; il vaudrait mieux le français. L'on dit que l'on va être libéré (les) premiers jours de janvier, s'il n'arrive rien, mais il faut s'attendre à tout ».

Le lendemain, il reprend :

« Je suis sorti pour voir la ville, elle est très belle. C'est une ville bourgeoise, ce n'est que châteaux et villas. Elle est assez grande, 40 mille habitants. Les gens ont l'air assez bien... Je crois que je vais rejoindre mon dépôt à Ancenis pour être désarmé ».

Le surlendemain, il reprend :

« Hier dimanche, il a fait une belle journée, j'ai pu sortir. La ville était pleine de monde. Tout le monde a l'air content d'être débarrassé des boches. Les gosses ne savent pas quelle politesse vous faire. Les gens vous disent qu'ils ont été malheureux. Ils n'avaient pas le droit de parler français, car ils les envoyaient en Allemagne. J'ai trouvé un voisin Musseau (Bibiche). Nous sommes sortis ensemble. J'ai trouvé aussi un Corbineau de Bouguenais ».

Le jour de Noël 1918, il écrivait qu'en principe il devrait rentrer le 6 janvier au plus tard. C'est sans doute ce qui arriva puisque sa correspondance s'arrête là.



Julien Cottier et son cheval chez le maréchal-ferrant

Le soldat François Artaud, médaillé malgré lui

Par Michel Kervarec

Né en 1880 au village de la Chaussée en Rezé de Auguste Artaud et Anne-Marie Paquereau, François Artaud appartient à un groupe familial installé de part et d'autre de l'Ilette, aux villages de la Chaussée en Rezé, de la Rousselière et des Ajoncs en Vertou, aussi loin que l'on puisse remonter dans les Archives.

François était le neveu de Pierre-Félix Devin, qui fonda la tannerie de la Rousselière en 1874, époux de Joséphine Artaud. Il est le grand-père de notre amie Marie-Françoise Artaud, qui nous a fourni le courrier de guerre le concernant.

En 1880, Louis Devin avait pris la succession de son père à la tannerie. En 1888, il s'était associé avec Le Roy, Galat et Saunier dans l'affaire. Là, il allait être entraîné dans une faillite personnelle et dut se retirer en 1900. La tannerie devint désormais celle de la société F. Le Roy et Cie.



François Artaud

François Artaud avait fait son apprentissage de corroyeur aux côtés de ses cousins Devin. Le service militaire l'éloigna de la tannerie en 1902. Il fut incorporé au 65^e régiment d'infanterie à Nantes. Libéré en 1904, il décida d'aller exercer le métier de corroyeur loin de l'ancienne entreprise familiale. Avec un de ses cousins Devin, il gagna la Sarthe en 1909. Il devait en revenir un peu plus tard.

Le 2 août 1914, François Artaud fut mobilisé et, le 1^{er} novembre, il était incorporé au 265^e régiment d'infanterie territoriale. Notre corroyeur correspond beaucoup avec ses proches, surtout Marie, son épouse, mais jamais il n'indique l'année sur ses courriers, seulement le jour et le mois. En conséquence, nous n'avons pu reconstituer son parcours, d'autant plus qu'il ne cite pas les lieux. Il y a une exception et c'est en 1916. Il est alors quelque part au front dans les tranchées.

Comme beaucoup de soldats, François pense à ses proches. A son épouse, il écrit à propos de la gestion des affaires familiales :

« Comme je te l'ai dit hier, tu pourras payer les hommes qui sont à faire le cidre à 0^f40 de l'heure et leur donner suffisamment à boire et même, si tu peux, les nourrir, car, qu'est-ce-que-tu-veux, en ce moment, il ne faut pas regarder de près pour ça car c'est plutôt de la bonne volonté de leur part. Si ça te reviens un peu plus cher cette année, tant pis. Vaut mieux que tu les paies largement car, comme ça, personne ne peut rien dire, au contraire. Enfin, tu feras pour le mieux ».

Cet homme généreux éprouve, au contraire, une haine profonde pour les Foch, Joffre et autres Pétain et tous les responsables de la tuerie. Son courrier semble avoir échappé à la censure, car il ne les ménage pas, ce qui aurait pu lui coûter cher.

Le 29 juillet 1916, il fut cité à l'ordre de la brigade n° 57 avec pour motif : *« Le 21 juillet 1916, a donné le plus bel exemple de solidarité et de courage en dégagant des camarades ensevelis sous un abri, malgré un violent tir de barrage ».*

Lui n'avait fait qu'un devoir d'humanité, sans considération militaire, mais cela lui valut la croix de guerre, laquelle lui fut attribuée en novembre. Elle n'était pas vraiment la bienvenue et, à la veille de son attribution, il écrivait à Marie :

« Quand donc cette bande d'assassins seront-ils assoiffés de leurs vies humaines, ces buveurs de sang (...). Je t'assure que c'est honteux de penser dans tout (ça). A l'heure actuelle, la vie pour nous devient de plus en plus cruelle. Vaudrait mieux être à la place de ceux que l'on pleure aujourd'hui car (pour eux) le cauchemar est fini ».

Quatre jours plus tard, il commente :

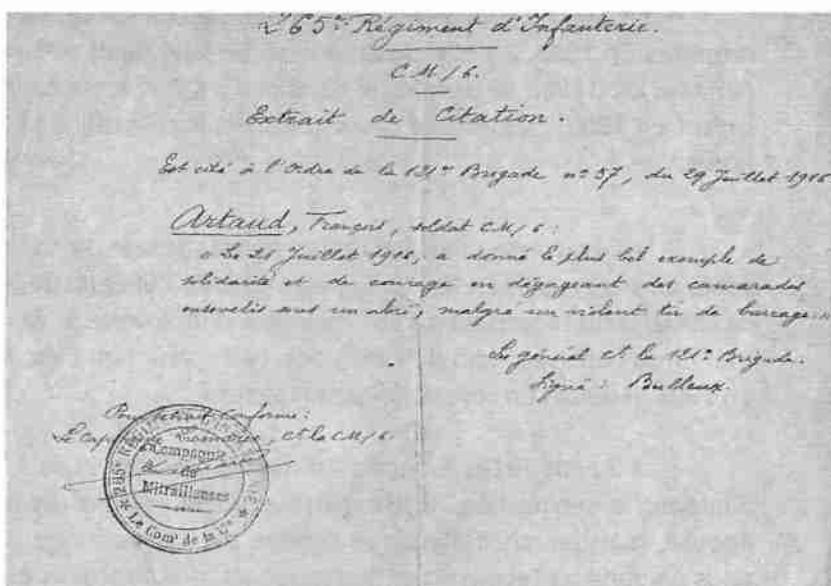
« J'ai été un peu plus veinard hier. J'ai reçu tes deux lettres et, ce matin, je reviens de chercher l'encouragement aux vices (la croix de guerre) ».

Dans un nouveau courrier, il rajoute :

« Tu m'excuseras hier, à l'heure où je t'écris, j'étais éméché. Tu comprends que j'ai été obligé d'arroser la croix de guerre ».

Toujours à suivre, le 9 novembre, il explique :

« Pour la croix de guerre, écoute, j'en ai marre. Ne compte pas sur une autre citation. Je ne ferai jamais de superflu, d'autant plus que ce n'est toujours pas donné au plus méritant et, quoique je ne tiens pas plus qu'un autre à ma peau, si ce n'est pour (...) toi. Autrement, je te dis carrément, je risquerai le tout pour le tout et je passerai de l'autre côté, car cette bande d'assassins ne finiront pas la guerre avant qu'il ne reste plus personne ».



Le 12 novembre, il écrit :

« Je t'ai envoyé hier la fameuse croix de guerre, l'encouragement aux vices ».

Le 18, il commente la situation :

« Hier, nous n'avons pas eu le bonheur de recevoir nos lettres. Il y a du transbordement ou la crise du charbon se fait sentir. Je connais quelque chose, c'est que si l'administration en est rendue à ce point, elle n'a qu'à cesser la guerre, car cette bon dieu de boucherie, c'est sans fin et plus ça va aller, pire ça sera. Ce n'est qu'armement d'un côté comme de l'autre, de plus fort en plus fort. Je ne sais où ils veulent nous mener comme ça ».

Le lendemain, dans un nouveau courrier, il s'en prend à la poudre aux yeux que sont le cinéma et le théâtre aux armées :

« Les lettres d'hier, nous allons les recevoir aujourd'hui. L'administration en purée, ça n'empêche pas les cinémas et les théâtres de marcher pour tous ces fumiers et toutes leurs orgies ».

Citation à l'Ordre de l'Armée

N° 616 du 6 Août 1918

Le 265^e Régiment d'Infanterie

Régiment animé d'une ardeur extrême et du plus haut sentiment du devoir.

Le 27 Mai 1918, sous le commandement du Lt Colonel ROSE, placé en pivot des lignes françaises attaquées, s'est d'abord maintenu avec une solidité inébranlable, en flèche, à plusieurs kilomètres en avant.

Forcé au repli par suite du recul général des lignes, ne l'a fait qu'avec une lenteur et une ténacité implacables, continuant à barrer imperturbablement une grande route à la poussée ennemie, grâce à son attitude héroïque et à son esprit de sacrifice sans limites, les premiers éléments ne purent pénétrer que le lendemain dans la ville convoitée.

A, ensuite, en prolongeant son effort jusqu'à la fin de la troisième journée de lutte, contenu l'extension des gains ennemis. Ne s'est retiré que par ordre, après avoir été relevé, malgré les pertes subies.

signé : Degoutte

Le soldat Artaud François de la 6^e Cie Meuse
était présent au 265^e Régiment d'Infanterie le 27 Mai 1918

Le 3 Décembre 1918

Le Lieut Colonel ROSE Commandant le 265^e R.I.

Etat signalétique et des services du soldat François Artaud

Gustave Rouxel, sergent-fourrier, au 81^e territorial, capitaine des pompiers de Rezé

Par Michel Kervarec

Gustave Rouxel, du Bas-Landreau, était comptable de métier et très engagé dans la vie sociale de Rezé. Capitaine des pompiers, il était aussi parmi les fondateurs et l'animateur de la société de gymnastique la Fraternelle. Il alla aussi jeter les bases de la société l'Elan des Sorinières.

Avec son épouse Léontine, sans emploi salarié semble-t-il, ils avaient deux enfants, Yvon et Claude (ou Claudine). Cette dernière a longtemps habité le village de Mauperthuis où elle est décédée. Tous ceux qui l'ont connue en gardent un bon souvenir.

Gustave Rouxel envoyait beaucoup de cartes aux siens, mais il était extraordinairement peu loquace.

Au début de la guerre, la famille avait accueilli chez elle un soldat blessé et en convalescence, S. Arnould, originaire de la région de Montmédy, dans la Meuse, au-delà des lignes. Ne pouvant rentrer chez lui, celui-ci avait trouvé un havre à Rezé, d'où une correspondance particulière.

Le premier courrier en notre possession date de septembre 1914. Gustave est alors à Abbeville en partance pour Amiens, mais son unité n'allait pas tarder à rejoindre le Pas-de-Calais. Il allait y rester jusqu'en mars 1916.

Un des rares courriers reçus et conservés pour 1914 émane d'une nièce, laquelle lui souhaite ses vœux de bonne année pour 1915 avec, plus particulièrement « *la fin de cette maudite guerre* ».

Ses enfants lui écrivaient au même moment. Claude s'exprime :

« C'est en attendant la messe de minuit que je viens passer un moment avec toi. Ah mon cher papa je demande en ce jour de Noël au cher petit Jésus qu'il te garde toujours à nous et puis que la guerre finisse bien vite, que nous soyons victorieux et que bientôt tu nous reviennes, voilà mon papa ce que ta petite fille demande, cher petit père j'ai aussi à t'annoncer que je suis première en Arithmétique. Juge si je suis contente, ces jours-ci je t'écrirais ».

Yvon complète :

« Noël est descendu et puis figure toi donc, mon papa chéri, qu'il m'a mis une belle boîte de soldats puis deux petits canons 75, j'étais bien content. Mais ce que je demande au petit Jésus, c'est qu'il me ramène mon cher papa au plus vite, je t'aime bien et je pense à toi, ton petit vonvon qui voudrait bien te revoir et qui t'embrasse ».

Les lettres de Léontine sont celles d'une femme aimante. Le 1^{er} janvier 1915, elle écrit :

« Mon Gustave chéri, ah combien dans cette journée je me suis sentie seule et combien, mon amour, je suis contente de l'avoir enfin écoulée. Que mes vœux de santé aillent te retrouver et que cette carte me rappelle près de toi, mon cher trésor. Ce matin avec Claude, nous avons toutes deux commencé notre année en allant à l'Eglise demander à Dieu que la paix vienne au plus vite et que toi, mon cher trésor, tu nous reviennes bientôt parmi nous. Je t'embrasse mon amour comme je t'aime ».

Gustave Rouxel allait se retrouver sous les bombardements d'Arras que l'on devine terribles. Les cartes postales qu'il envoie sont toujours en rapport avec son vécu et sont, à chaque fois, accompagnées d'un commentaire laconique :

- 23 septembre 1915 : « *Voilà ce que nous voyons tous les jours* » à La Targette, Pas-de-Calais.

- 24 septembre 1915 : « *Un de nos quartiers bien éprouvé d'une de nos belles villes de France* », celui de St Laurent à Arras.



N° 24 — ARRAS — GUERRE 1914 — Rue St-Géry. Après le bombardement des 6, 7 et 8 Octobre, les maisons en s'écroulant firent disparaître la chaussée.

Ed. CHARLES LEDIEU, Arras

Arras après les bombardements

- 27 septembre 1915 : « *Faible aperçu de ce que nous voyons et des hôtels où nous couchons. Comme il n'existe plus de premier étage, c'est à la cave qu'on s'installe* », à Hanescamps, Pas-de-Calais.

- 30 septembre 1915 : « *Souvenir d'un triste passage dans cette malheureuse ville où j'ai tant souffert* », à Arras.

- 2 octobre 1915 : « *Mon ancien cantonnement qui me rappelle de si tristes souvenirs, qui n'étaient rien, hélas ! à côté de ce que nous venons d'entendre, de voir, et les heures d'angoisse passées* » à Hébuterne, Pas-de-Calais.

- 14 octobre 1915 : ce jour-là, Gustave Rouxel va envoyer une carte à chacun de ses enfants et rien que 8 à son épouse, toutes de la ville d'Arras.

A sa fille Claude, il écrit : « *Embrasse bien ta bonne petite mère pour moi, toi qui, plus favorisée que moi, est auprès d'elle. Ma petite coquine, tu as pris ma place, mais je te la volerais bientôt, tu sais* ».

A son fils Yvon, il demande : « *Collectionne bien ces belles cartes postales, elles te rappelleront le souvenir d'une bien terrible guerre et aussi les biens mauvais jours que ton papa aura vécus. Je pense bien à toi et je serais si content de voir un peu ta petite frimousse* ».

Son épouse, quant à elle, bénéficie à chaque fois d'un commentaire comme ceux cités plus haut, ainsi d'une vue de la cathédrale en ruine : « *La cathédrale, sur toutes ses faces, est le centre de mon quartier. Tu peux voir les ruines dont nous sommes entourés. Spectacle bien lamentable* », Foncquevillers, le 24 octobre, Mont-Saint-Eloi, le lendemain, sont traités de même.

A Marœuil, il indique : « *Endroit qui me rappelle la triste fin de M. Brisbare, le beau-frère de M. Cayeux, mon sous-chef de comptabilité* ».

Le 26 février 1916, toujours depuis Arras, il écrit : « *Une rue que je connais pour avoir attendu ma compagnie bien des fois et des heures durant, sa rentrée des tranchées pour la conduire à son cantonnement. C'était un bien mauvais coin qui me rappelle de bien tristes heures* ».

Quelque temps après ce courrier, Gustave Rouxel quittait Arras pour gagner l'arrière. On le retrouve dans l'Oise, successivement à Mouchy, Noailles, Clermont et Breteuil. Il faisait partie des services de secrétariat et comptabilité. Il envoie une carte de Breteuil le 26 février 1916 après quoi nous n'avons plus de trace de courrier avant le 1^{er} mars 1917. Ce jour-là, il passait un examen à Noisy-le-Sec, en banlieue parisienne. Il écrit à son épouse : « *Je viens de passer ce matin à la gare, chez le Commissaire régulateur, un petit examen. J'ignore à l'heure actuelle les suites qui y seront données, mais je crois avoir tout à y gagner de quitter la 10^e armée* ».

Le Rezéen se retrouva effectivement sergent d'état-major. Pour lui, le front était fini. Nous ignorons tout de son parcours et on ne retrouve sa trace qu'au Mans, le 8 novembre 1918. Il écrit : « *Nous partons dans quelques heures à destination de Besançon (Doubs) à 2 h du matin... Dis, ça va bien les opérations en ce moment. C'est la fin de la guerre à brève échéance* ». Il était probablement bien placé pour le savoir. Trois jours plus tard, les combats cessaient. Ce jour-là, il était à Langres en Haute-Marne. Il n'arriva que le 12 à Besançon. Il écrit à un ami nantais : « *Le beau jour de gloire est arrivé. Il m'aurait été agréable de me trouver à Nantes pour noyer les chagrins d'une campagne de 4 années et demi, mais il n'y a rien à perdre, je me réserve à plus tard, à ma libération définitive. Ici, nous avons de la neige, du grand air et du froid. Mais maintenant, le cœur plein d'espérance, j'endurerai n'importe quoi, sachant que, dans peu de temps je serai dans ce vieux Bas-Landreau* ».

Dans deux courriers à Léontine, les 16 et 19 décembre 1918, il annonce son retour proche, mais, en 1919, il était toujours employé comme sergent secrétaire à la Commission régulatrice. Le 20 mars 1919, un ami lui écrit. Il était alors au Bureau de Comptabilité franco-britannique 68 boulevard Pasteur à Paris, son domicile étant au 50 rue de l'Orangerie à Versailles. Son ami lui écrivait : « *Vadrouille-tu toujours en Bochie ? La démobilisation a dû faire disparaître les vieilles figures et maintenant Lemaire, Clément, Rouilly doivent être des civils. Et pour toi vient à quand la reprise des affaires ?* ».

S. Arnauld, soldat lorrain accueilli à Rezé

La famille Rouxel a accueilli chez elle, sans doute au tout début de la guerre, avant que Gustave Rouxel ne parte à son tour, un soldat originaire de la région de Montmédy, dans la Meuse, probablement blessé et en convalescence. Une amitié en est née, ce que l'on voit à travers les courriers. Il retourna au front sitôt guéri. Sa première carte date du 3 février 1915 et est adressée à Léontine Rouxel. On lit : « *Pour moi, je suis presque toujours en service. Je commence à m'y faire, bien qu'on ne soit pas à son aise par ce grand froid. Vous voudrez bien faire mes amitiés à Mme Hervouët ainsi qu'à Mme Peigné, Melle Derrien. J'espère toujours que notre classe sera rappelée à l'arrière. Je vous assure que je n'en serai pas fâché* ».

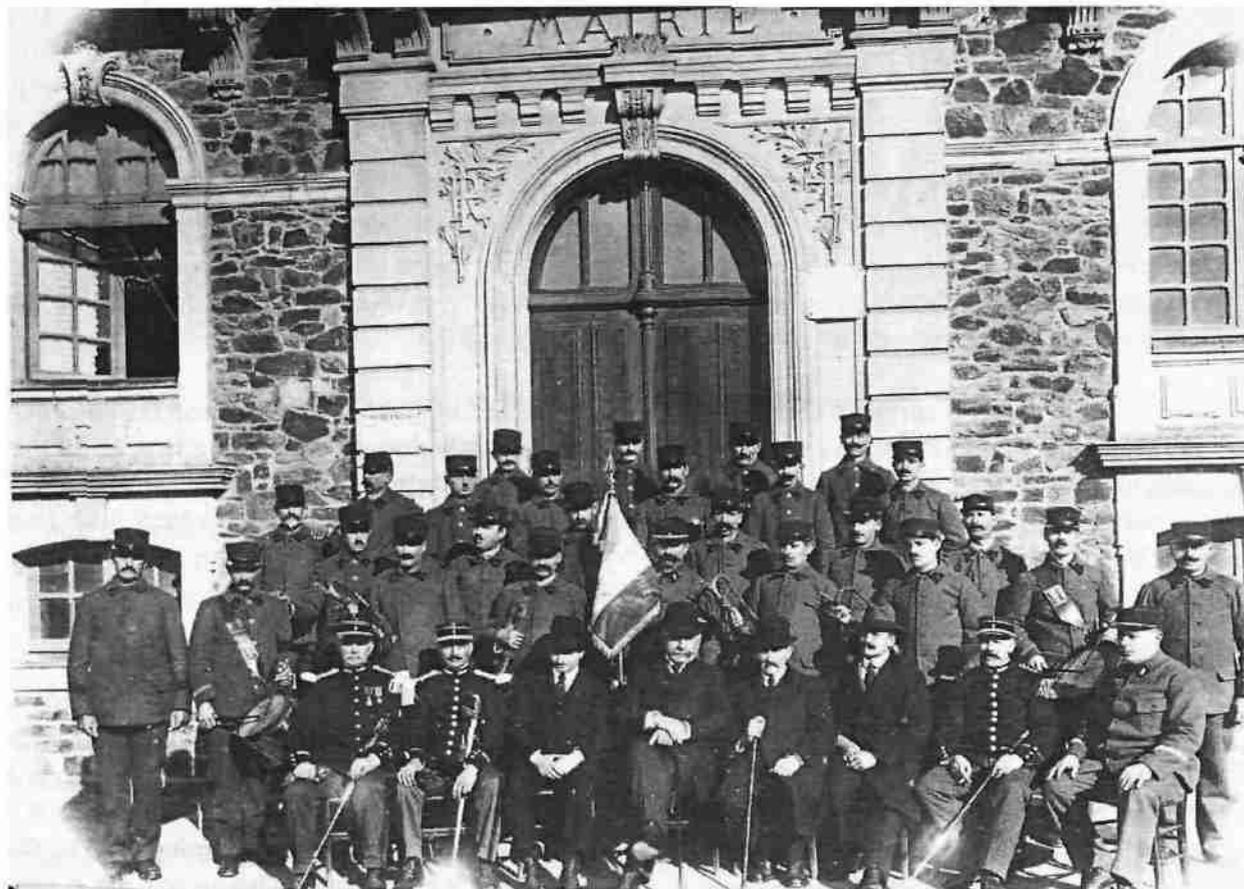
Nous voyons ainsi qu'il a noué des liens à Rezé. Il écrit encore : « *De ce moment, je suis en escorte et je vous écris de Cuperly, pauvre village ; la moitié des maisons sont brûlées, c'est bien triste. Vous voudrez bien embrasser Vonvon et Claude pour moi. Nous étions plusieurs escortes ensemble mais indépendantes. Deux prisonniers se sont enfuis comme on entrain à la gare. Nous avons couru après en laissant quelques hommes près des autres. Nous n'avons pas pu les rattraper ; moi je suis à couvert, ces hommes ne faisaient pas partie de mon détachement, heureusement !* ».

Le 22 février 1915, il écrivait à Gustave Rouxel : « Je viens de recevoir votre lettre et m'empresse d'y répondre. J'accepte de bon cœur les compliments que vous m'adressez malgré que vous exagérez mes mérites. Je n'ai fait que ce qu'un homme qui a un peu de cœur doit faire pour des personnes qui lui ont largement accordé l'hospitalité et l'ont aidé à supporter les tristes heures de la séparation et de l'exil. J'ai l'espoir qu'un jour je retournerai à l'arrière et je serai heureux de profiter de votre offre faite de si bon cœur. J'ai eu un grand regret en quittant de là-bas, c'était de ne plus pouvoir vous rendre quelques services et puis, je m'étais attaché aux enfants ».

Le 19 avril 1917, il écrivait à Léontine : « Notre classe doit retourner un de ces jours à un dépôt, celui le plus rapproché de chaque domicile ; le mieux serait probablement la Haute-Marne. Mais, aussitôt arrivé, je vais faire tout ce qui sera possible pour aller dans une usine du côté de l'Ouest ».

Par lui, nous apprenons que Gustave Rouxel était venu en permission fin février. Il écrit le 6 mars : « Votre mari a sans doute tout fait dans le jardin. Je n'oserai jamais retourner en permission chez vous, je n'aurai rien à faire. J'y pense, je déferai ce qu'il a fait et je recommencerai. J'espère, si je ne suis rappelé avant, aller en permission à la fin du mois ou au commencement de l'autre. Ça viendra encore vite ».

Séparément, il écrivait aux enfants. La dernière carte adressée à Yvon date de 1919.



**Le corps des sapeurs-pompiers de Rezé et les « gradés » de Nantes.
Au premier rang, au centre, le maire J.B. Vigier et G. Rouxel, le deuxième en partant de la gauche.**

Le soldat Paul Briand, de Trentemoult, prisonnier de guerre évadé, témoigne

Par Michel Kervarec



1916 - Paul Briand à son retour d'Allemagne

La condition des prisonniers de guerre

Paul Briand, de Trentemoult, 1890-1975, appartenait à une famille de capitaines de navires, mais lui-même fit carrière dans le négoce. Sa fille et notre amie, Suzanne Briand, nous a confié un manuscrit où il raconte ce que fut « sa guerre ». A vrai dire, si l'on s'en tient aux combats, elle fut des plus courtes puisque, parti de Quimper le 8 août 1914, il n'a pas dû arriver sur le front de Belgique avant le 10. Or, le 23, il y était fait prisonnier.

Le sort des prisonniers de guerre à l'époque, quel que soit leur camp, n'était régi par aucune convention et il était terrible. C'est ce que raconte notre Trentemousin. Il était sous-officier, mais cela même ne lui conférait aucun droit particulier. Il devait connaître le bain comme ses camarades.

C'est un témoignage rare que le sien. Ce sont des notes jetées sur le papier et qui n'ont jamais été mises en forme, d'où des problèmes de lecture. Le camp où il passa le plus de temps se situe en Thuringe, au cœur de l'Allemagne, aux environs des villes de Erfurt et Gotha (Ohrdruf ?). Il connut aussi celui de Langensalza, au nord de Gotha et un troisième, loin de là, dans les marais près de l'embouchure de l'Elbe.

Le 29 mars 1916, avec un camarade - qu'il devait perdre en route - il parvint à quitter le camp de Langensalza, traversa la Hesse puis la Westphalie suivant un axe Cassel, Paderborn, Münster en contournant les villes. Sa connaissance de la langue allemande le sauva plus d'une fois. Après près d'un mois de marche, le 22 avril, il parvenait à Losser, près d'Enschede, aux Pays-Bas.

1914-1916 - récit de captivité du sergent Briand, 118^e R.I.

« Parti de Quimper avec le 118^e Régiment le 8 août, je fus fait prisonnier à l'Est de Messin (Belgique) le 23 août 1914.

Ramassé, blessé, avec 3 de mes camarades, le 23 au matin, par une patrouille de dragons allemande, dont le lieutenant qui la commandait nous annonça leur victoire, la prise de Verdun et de Belfort, emmenés entre 2 dragons jusqu'à Aulnay où nous fûmes accueillis par des cris de haine d'un régiment d'infanterie allemand. On nous montrait les poings, on brandissait des baïonnettes; fort heureusement pour nous, des officiers arrivèrent qui, à coups de cravaches, firent ranger les hommes. Nous fûmes emmenés vers un centre de concentration de prisonniers à l'est du village ci-dessus nommé. Là, les mauvais traitements commencèrent, on nous parqua, on nous compta, on mit les plus blessés dans des voitures qui étaient trainées par des civils belges qui, eux, étaient traités à coups de bâtons; ceux qui pouvaient marcher suivaient les voitures et les pauvres malheureux éclopés, qui tombaient le long de la route, étaient relevés à coups de crosses. On n'oublia que de nous donner à manger. Le lendemain, nous prenions le train à Libramart et, après un voyage de 3 jours, passant par Luxembourg, Trèves, Koblenz, Eisenach, on nous interna au camp d'Ohrdruf, Thuringe (RI).

Parqués par 250 dans des locaux, l'air manquait, avec comme lit un peu de paille ; nous étions gardés par des sentinelles qui faisaient continuellement des rassemblements et nous laissaient des heures entières là, malgré les intempéries (pluie, froid).

Il y avait bien un hôpital pour se faire soigner, mais celui-ci était bien trop petit, aussi les soins étaient rudimentaires, car l'hôpital ne possédait pas de médicaments et, comme médecins, que de jeunes étudiants qui apprenaient leur métier à nos dépens. Aussi les décès étaient nombreux. Fort heureusement, au mois de novembre, le camp reçut des médecins français.

Nous avions trois repas par jour, le matin du café, composé chimique, sans sucre, le midi, une soupe se composant de choux et de pommes de terre non épluchées, le soir, quelques grains d'orge et 400 grammes de pain noir. La nourriture était insuffisante et mauvaise, aussi voyait-on des compatriotes chercher dans les tonneaux d'eaux grasses tous les détritrus, d'autres ramassaient les épluchures de pommes de terre pour les manger, tout ceci sous l'œil narquois des Allemands. Comme vêtements, nous n'avions que ce que nous possédions à l'arrivée au camp ; or beaucoup d'entre nous avaient eu soit leur capote, soit leur veste ou leur képi perdus ou enlevés par les Allemands et, malgré le froid déjà vif au mois de novembre, on nous obligeait de sortir pour les rassemblements. Par contre, les punitions étaient nombreuses et consistaient soit à être attachés au poteau par tous temps pendant des heures, soit à être mis en cellule noire, avec comme nourriture du pain et de l'eau seulement, tous les 4 jours seulement, la soupe.

Au mois de novembre, le travail fut organisé et tous les hommes, même ceux qui n'étaient pas encore guéris, y furent contraints. Le travail consistait à abattre des arbres dans les bois environnants, puis à construire le nouveau camp de prisonniers, près de celui-ci où nous étions internés. Ce travail était des plus pénibles ; la terre était grasse, nous étions obligés de creuser des tranchées pour les conduites d'eau et les soubassements des baraques, de pousser des wagonnets, tout cela par tous les temps et sous les coups de crosses des sentinelles.

Au mois de février (1915), le régime alimentaire se trouva encore restreint. Nous ne touchions plus que 250 grammes de pain noir et la nourriture fut plus mauvaise et moins abondante.

Au mois d'avril, après un séjour d'un mois à l'hôpital, je fus envoyé au camp de Langensalza, camp malsain où une épidémie de typhus qui se déclara...

Au mois de juin, sous de vagues prétextes, l'on envoya 3 mille d'entre nous en représailles à Ahlen Falkenberger Moor, dans le Hanovre, près de l'embouchure de l'Elbe, dans un petit camp perdu au milieu des marais ; les baraques étaient beaucoup plus petites qu'au camp d'Ohrdrurf. Nous y étions entassés littéralement les uns sur les autres. Nous travaillions dans les vases du marais pour faire des canaux d'irrigation. Nous étions frappés et attachés pendant plusieurs heures pour un motif futile. L'eau pour boire était mauvaise, aussi le « croup » (diphthérie) ne tarda pas à se déclarer et à faire des victimes.

A cette époque, il y eut de nouvelles représailles. 5 000 prisonniers furent envoyés travailler derrière le front russe, à Choline ; ils furent employés à de divers travaux, dans la boue jusqu'aux chevilles, n'ayant pour toute nourriture que celle que leur donnaient les Allemands, qui était très insuffisante, et pour abri, des fermes en partie démolies par des obus ; pas de paille, rien que la terre nue pour se coucher, aucune couverture. Les Allemands ont poussé la cruauté jusqu'à enlever aux prisonniers leurs flanelles et leurs caleçons et cela au mois d'avril au nord de la Russie (près de Riga) où le froid est si vif. Ils n'en revinrent qu'au mois de septembre ; ces prisonniers sont restés six mois sans aucun colis, sans aucune lettre de leurs parents.

La vie du camp de Langensalza fut sensiblement la même que celle du camp d'Ohrdrurf. Tous les prisonniers furent envoyés aux travaux divers à l'extérieur, soit dans les fermes, soit dans des mines de sel où ils travaillaient à 1 500 m sous terre avec une chaleur de 40°, soit des mines de charbon où souvent se produisaient des accidents, soit même dans les usines à munitions, où les prisonniers sont traités avec la dernière des cruautés. Au commencement de 1915, les colis sont devenus indispensables, la nourriture

devient infecte, les prisonniers ne sont presque plus nourris que de navets cuits dans l'eau et la ration devenait de moins en moins forte. L'hiver 1915-1916 fut des plus rigoureux ».

Là s'arrête le récit - à l'état de brouillon - de Paul Briand. Une feuille semble avoir disparu et nous nous retrouvons en mars 1916. Commence la narration de l'évasion, mais nous ignorons ce que fut sa préparation, forcément méticuleuse. Le départ se fait d'un lieu proche de Langensalza dont nous ignorons tout. Paul Briand reprend :

« Parti le 29 mars à 9 ½ du soir de Clettsted en compagnie de B... par un temps splendide, muni de 161 biscuits, de 3 K^s 500 de chocos, de 2 K^s de jambon, de 40 tablettes de café Bella, de 3 petits pots Liebig, d'une toile de tente, d'un morceau de toile cirée pour éviter l'humidité lorsqu'on se couche.

Nous prîmes la route de Langensalza, ayant quitté mon vieux... sans coup férir, le temps est beau, la route est agréable, aucun incident jusqu'à Merxleben que nous contournons pour prendre la route qui mène à Thamsbrück. La route est mauvaise et la pluie se met à tomber ; quelle peine ! A chaque pas nous tombons, nous enfonçons jusqu'à la cheville. Nous contournons Thamsbrück par le nord sans trop de difficultés, pour retomber sur la route qui va à Altengottern, route terrible, nous sommes fatigués, les (paquets) sont lourds (28 Kg), le chemin détrempé, nous nous reposons toutes les 5 minutes, c'est-à-dire toutes les fois que nous tombons. Vers 4 heures, nous arrivons à Altengottern que nous contournons vers le sud, à travers des champs détrempés, pour passer sur le pont où se trouve un moulin qui était brillamment éclairé. Nous retombons sur la grande route Altengottern-Grossengottern pour prendre un chemin qui mène à Seeback, mais le chemin est détrempé. Nous sommes rompus, le jour va se lever, nous allons dans les champs. Au petit jour, pas de bois, rien qui puisse nous cacher, nous dissimulons nos sacs dans un silo et passons la journée dans un autre situé (en face) d'Altengottern. La journée du 30 s'écoule assez bien, aucun coup dur, un peu de pluie, nous sommes sales.

30 au soir, départ à 9 heures, le temps est beau, nous rejoignons la grande route Grossen-Gottern-Mülhausen, puis Seeback. Nous attendons 11 heures pour passer le village. 11 heures sonnent, nous passons ; on va trop au sud et passons dans un cul-de-sac ; revenons sur nos pas, comme nous sommes fatigués, nous nous reposons dans le village ; il fait si noir ! Quelqu'un nous a aperçus et vient sur nous avec une trique. Après quelques explications, nous partons, mais le vieux nous suit un peu ; nous quittons le village, prenons le chemin qui mène vers le Wad pour retomber sur la grande route Mülhn-Oberdorla et prenons le chemin qui suit la rivière ; nous cantonnons à la lisière de la forêt.

Ayant perdu ma carte en cours de route, je ne puis me rappeler exactement l'itinéraire. Dans les collines, nous avons eu jusqu'à 80 centimètres de neige. J'eus les mains toutes abîmées. Nous passâmes par Wissenhausen la nuit suivante ; je perdis mon compagnon de route près d'Asbach. Je continuai seul ; je passai Wissenhausen à 4 heures du matin. Il faisait noir comme dans un four. Je passai à Ziegenhagen près de ..., longeai la rivière, je passai à Sanback et arrivai à Münden où je cantonnais dans les bois près de la gare. Le Jeudi saint, 5 avril, la journée s'écoula très bien, le temps est chaud... le 5 avril à 9 heures, car je suis maintenant pressé, les vivres sont rares. Je traverse Münden pour prendre la route de Cassel ; je rencontre des gens qui déchargent du charbon d'une voiture ; ils me regardent ; je leur lance un « Gut'Abend » et passe. Je franchis quelques jardins et arrive sur ma route pour passer la Fulda à Bonnafort, où je croyais rencontrer un pont. Il n'y a qu'un passeur dont le bateau est cadencé, pas de scie à métaux ; par bonheur un maillon est ouvert avec mon couteau. Je réussis à rendre libre le bateau ; les rames sont dedans. Deux minutes après, j'étais de l'autre côté où j'eus soin d'attacher le bateau. Je pris la route de Wilhechnshsn, un poteau indicateur me trompa et je pris la route dans le village de Wilhenshausen qui monte vers le nord. J'eus l'eau de mon bidon gelée. Je pris la route d'Holsher-Mariendorf. Je fus dérangé toute la journée par des gens qui se promenaient. C'était le Vendredi saint 6 avril.

Le 6 avril, à l'heure habituelle, je descendis vers Immenhausen que je contournais vers 10 heures par le sud après quelques hésitations. Je tombais sur la route de Grebenstein, le temps était toujours très sec ; (je) pris par Kurguffeln, tournait Grebenstein (je suivis la route indiquée sur la carte), passais le village de

Friedrichhausen, passais le village de Westuffeln, descendis à Meisser et allais cantonner près la côte 180 où je passais une excellente journée... Samedi saint 7 avril.

7 avril, départ à 9 heures, je fus gêné près de Nieder-Listingen par des feux de joies que brûlaient les gens à l'occasion de la Pâque. Je passais par ce village où j'entendis des Russes qui chantaient la prière du soir et continuais sur Wartburg. Près de cette ville, je rencontrais un soldat allemand permissionnaire qui demanda la route pour aller à X... Je l'envoyai tout droit. Je pris pour cantonner Wartburg, le chemin de Kalenberg, m'égarais quelque peu et vint coucher dans le bois de Germete où je fus dérangé par un sous-officier qui se promenait avec une femme et qui vint uriner à 1 mètre de moi....par trois jeunes filles. Dimanche 8 avril.

Le 8 avril, je passais Germete, pour rejoindre la grand'route Wartburg, ...Tenau, Kassais, Rimbeck, Scherfede, Rheinenberg, où je pris la route de Villebadessen et allais me coucher près de l'embranchement de la route Lichtenau.

9 avril, je passais Villebadessen, poursuivi par un M^f qui voulait absolument me parler, parcourus deux fois le village pour trouver ma route, passais à Neuenkeerse vers 2 heures. Je tombais dans les bras du veilleur de nuit à qui je lançais Gut'Abend et continuais mon chemin vers Schwaney. Quelques instants après avoir passé le passage à niveau, la neige se mit à tomber et bientôt, il y avait 10 à 20 centimètres de neige. J'avais mal aux pieds ; j'étais en montagne... J'allais coucher dans une grange près de la côte 370 où je restais...heures, soit le 10-11 avril.

11 avril au soir, je partis, prenais la route de Neuenbecken, passais ce village et prenais la route de Marienloh. Après l'embranchement des 2 routes... Marienloh, je revins par erreur vers Bennhausen, continuais, croyant être sur la bonne route, jusqu'à la grand-route Driburg-Paderborn. Je m'aperçus alors de mon erreur et revins vers Paderborn. En chemin, je rencontrai un brave paysan qui fit route avec moi... A l'entrée de Paderborn, nous fûmes arrêtés par un gendarme qui nous demanda nos papiers. Le paysan lui montra les siens ; je cherchais dans mon portefeuille lorsqu'il nous dit « passez ». Je quittais le paysan et allais coucher à la sortie de Paderborn, dans un petit bois auprès d'une usine. Le 12 avril au soir, je partis de Paderborn, passais Neuhausdorf et continuais vers le camp. En chemin (je rencontrais) pas mal de soldats qui se promenaient et butais dans des militaires qui revenaient de permission et l'officier de service. Avant d'arriver à Hövelhof, je crus m'être trompé, revins sur mes pas et ne réussis qu'à m'égarer. J'allais coucher sur la route à 1 trait après la côte 107.

Le 13 avril, je passais Hövelhof, Kaunitz-Verk et, vers 5 heures ½ du matin, alors qu'il faisait grand jour, je voulus passer Gütersloh. Je tombais nez à nez avec un homme qui m'examina des pieds à la tête, mais ne dit rien. Je rencontrais quelques facteurs et ouvriers et allais cantonner sur la route de Gütersloh-Herzebrock. Je dormais profondément lorsque quelqu'un marcha sur moi ; un homme était là, surpris de me... Il me dit : - Tu es hollandais ? - Oui, répondis-je. -Tu n'as pas trouvé d'ouvrage à Gütersloh ? - Non ! - Viens avec moi, je travaille à Münster et je t'embauche. Je répondis : - Je suis fatigué, donne-moi ton adresse ; j'irai te retrouver demain. - C'est ce qu'il fit.

Le 14 avril, je rejoignis la route Gütersloh-Sassenberg, passais le village de Harsenwinhel-Greften et allais me coucher à 1 kilomètre de Sassenberg.

Le 15 avril, je traversais Sassenberg, pris la route à 1 trait, m'égarais. Je me trouvais près de Milte au matin après avoir fait 6 kms en 12 heures. J'allais cantonner sur la route Milte-Einen. Les vivres faisaient défaut. En me rationnant beaucoup, je pouvais arriver, mais c'est dur de marcher sans manger, aussi je regardais partout pour découvrir un compatriote qui put me réapprovisionner. C'est ce qui arriva. Je vis de loin un képi rouge à qui je parlais et qui m'apporta le 16/4, 70 biscuits, 2 kg de chocolat et 3 boîtes de sardines.

Le 17 avril, je traversais Einen, passais sur la route au nord de Telgte, Nestbevern, Brinck, franchissais la voie ferrée et le canal Dortmund-Ems et allais dormir près la grand route Münster-Greven ;

Le torpillage du « Ravitailleur » en 1915 au large de la Crète

Par Michel Kervarec



Julien Chauvelon

Le capitaine Julien Chauvelon, de Trememoult, devait avoir beaucoup de choses à raconter à ses petits-enfants. Il fut le premier commandant du Belem.

Le 2 mai 1902, il gagnait avec son navire le port de Saint-Pierre à la Martinique. En principe, il y avait une place réservée. Las, un autre voilier occupait celle-ci. En attendant qu'elle se libère, Julien Chauvelon reprit la mer pour aller se mettre à l'abri dans une crique. C'est alors que survint l'éruption de la Montagne Pelée. Saint-Pierre fut anéanti complètement. Tous les navires présents dans le port connurent un sort similaire. Julien Chauvelon et son équipage l'avaient échappé belle.

En 1915, le Trentemousin commandait un navire de ravitaillement en Méditerranée. Il avait manifestement été chargé de mission par la Marine nationale, mais ne donne aucune précision sur celle-ci.

Le navire fut coulé par un sous-marin autrichien au large de la Crète (alors dite Candie) mais au moins on laissa les hommes aller en vie. Ils eurent plus de chance que ceux du paquebot Lusitania coulé par un sous-marin allemand au large de l'Irlande le 7 mai 1915, cinq mois plus tôt, avec ses 1 200 passagers.

Dans son rapport de mer, Julien Chauvelon nous raconte sa mésaventure.



Le capitaine Julien Chauvelon et son équipage sur le Belem vers 1900.

Rapport de mer du Capitaine Julien CHAUVELON

Commandant le s/s « Ravitailleur » canonné dans le sud de l'île de Candie, le 17 septembre 1915 par le sous-marin autrichien « U 35 »

Parti de Famagouste le 13 septembre 1915 à 18 heures suivant ordre reçu du Consul à la suite d'un télégramme signé Amiral JAUREGUIBERRY avec un chargement de cinq tonnes quinze de charbon à destination de Malte. Route pour doubler GRECO. Rien à signaler jusqu'au 17, sinon le 15 une très forte brise d'ouest retardant beaucoup la marche du navire. Le 16 septembre à midi latitude 34°, 18m. N.G = 25° 23 m. E. Route au N 85° pour passer à 20 milles Sud de Gavdo.

Le 17, à 11 heures 45, on entend un coup de canon. Un obus passe sur l'avant. Le navire devait se trouver à ce moment par l'Est = 34° 28 N. et G. Est = 23° 32 E. Aussitôt un sous-marin est signalé. Il venait d'émerger. Il était à ce moment à environ trois milles par le travers à tribord. Nous donnions à toute puissance une vitesse de cinq nœuds, le navire étant très sale. Un deuxième coup de canon est tiré presque aussitôt et un obus passe par-dessus la passerelle, un troisième par-dessus les baleinières. Le sous-marin se rapproche. Il n'y a rien à prétendre pour essayer de lui échapper. On stoppe et hisse le pavillon pendant que l'équipage se dispose à embarquer dans les embarcations. Les hommes sont munis de leurs brassières de sauvetage. Le navire s'évite cap à l'Est. Quatre obus sont encore lancés successivement dont un tombe à 15 m de la baleinière Bd qui ayant ses hommes embarqués pousse aussitôt derrière.

Montant alors sur la passerelle, j'aperçois sur le sous-marin le signal AB « Abandonnez le bâtiment immédiatement ». Toute résistance étant impossible, j'appelle le lieutenant qui se tenait prêt à embarquer dans la baleinière et nous hissons l'aperçu. Puis, tout l'équipage étant embarqué, je quitte mon malheureux bâtiment. Le sous-marin accoste les canots immédiatement et me donne l'ordre de monter à bord avec mes hommes laissant seulement dans la baleinière le lieutenant et quatre hommes. Le sous-marin est autrichien. Le second parle français, le capitaine me demande aussitôt mes papiers. Je veux les garder, mais le revolver au poing, le second me les arrache. Comme en quittant le bord, les instructions secrètes avaient été détruites, ils n'ont en leur possession que des documents n'intéressant pas la défense nationale. Puis, le second du sous-marin et quatre hommes se rendent à bord dans la baleinière avec le lieutenant. Ils ont tous leur revolver au poing. Alors, à bord de notre malheureux navire, un pillage en règle commence. Pommes de terre, haricots, œufs, café, sucre, conserves, jambons, huile d'olive, pain, moulin café, plusieurs ustensiles de cuisine sont embarqués dans la baleinière. Les poules sont tuées à coups de coins de panneaux et mises dans un sac. Tous les objets de valeur restés dans les chambres sont enlevés.

Dans la chambre de veille, le second, revolver au poing, ne laisse pas approcher le lieutenant qui vient prendre une carte de l'île. On lui demande s'il sait où sont les instructions secrètes et s'il y a du pétrole à bord. Il répond négativement. On fouille dans ma cabine, dans tous les papiers laissés à bord. On n'y trouve rien d'intéressant et le lieutenant les jette dans la baleinière. Des bombes sont placées dans les soutes à charbon et dans les cales avant de quitter le bord. Le canot revient chargé de victuailles qui sont embarquées aussitôt à bord du sous-marin. Montant alors sur le kiosque, j'essaie d'enlever mes papiers, mais je vois qu'en m'obstinant je ne fais qu'aggraver la situation. On me laisse simplement mes quelques papiers personnels. Le second connaît tout ce que peut avoir à son bord un navire français. Mes hommes embarquent alors dans la baleinière et je quitte le sous-marin.

En arrivant, on m'avait prévenu que l'on nous remorquerait lorsque le navire serait coulé. Pendant tout le temps du pillage, les officiers scrutent avidement l'horizon. À 13 heures 55, nous embarquons dans notre baleinière et nous nous éloignons à une petite distance. Alors à 14 heures commence la destruction. A une distance de 300 m environ, 6 obus sont lancés successivement sur notre navire de par le travers du panneau 3, 2 par le travers du panneau 2, 2 par le travers de la machine. Le « Ravitailleur » commence bientôt à couler, puis prend de la bande à bâbord et à 14 heures 15, il disparaît. Dans un dernier sursaut de révolte contre cette attaque sans défense, l'avant se mâte, puis le navire retombe pour, cette fois, ne plus reparaître. Tout est fini, notre malheureux navire est anéanti.

Nous prenons la remorque et voyons que le sous-marin se nomme « U 35 ». Il a comme armement un canon de 100 environ. A la vitesse de 8 nœuds, il nous emmène vers le nord-ouest. Il est 14 heures 20. La mer est très dure, les embarcations fatiguent énormément et bientôt commencent à faire de l'eau. Il vente, forte brise. Nous sommes vite trempés par les embruns. On me garde jusqu'à 19 heures 45. Après avoir largué la remorque, le sous-marin plonge immédiatement. Nous piquons vers la terre et, à 0 heure 40, le 18, réussissons à trouver en pleine côte, un mouillage où nous passons la nuit. A 5 heures, nous longeons la côte pour trouver un point de débarquement et peu après nous accostons à une plage où nous débarquons, le second, le chef mécanicien, le maître, un homme et moi.

On cherche aussitôt à communiquer et après 2 heures de marche apercevons enfin un chevrier à qui, à grand-peine, nous réussissons à faire comprendre ce que nous désirons ; il nous fait signe que le premier village est à 4 heures de marche et aussitôt nous partons par des sentiers à peine praticables, dans la montagne, sur la simple indication que nous devons aller vers l'est. Après 2 heures de route, nous trouvons 2 vieillards dont l'un s'offre à nous servir de guide et nous arrivons enfin à 14 heures à un petit village nommé Parragia où nous trouvons un garde à qui nous faisons comprendre que nous voulons envoyer un télégramme au Consul de France. Il nous dit alors que le lendemain il nous mènerait à une poste ; nous revenons à nos canots complètement harassés. Les embarcations sont déhalées au sec et nous passons la nuit sur les galets.

Le 19, à 5 heures, nous appareillons pour nous diriger vers le village de la veille. Mais ne trouvant aucun point de reconnaissance sur la côte malgré ce que nous avons cru comprendre avec le garde, ne voyons pas où débarquer et après une journée de nage, les canots pleins d'eau et la brise devenant très forte, nous accostons à une plage. Nous y trouvons 2 hommes. Après une demi-heure de signaux et de dessins, nous réussissons à faire comprendre que nous avons besoin d'un guide pour aller au village de Parragia. L'endroit où nous sommes se nomme Tris Ecclesies. Un guide nous est présenté et d'un commun accord il est convenu de se mettre en route le lendemain dès la première heure. Nous nous étendons sur les galets pour y passer la nuit. A 23 heures 45 arrivent un brigadier de gendarmerie et plusieurs gendarmes et chevriers. Le brigadier parle quelques mots de français, fait un procès-verbal de ma déclaration et à 0 heure 30 le 20, 2 estafettes sont envoyées au village de Pyrgos, lancer un télégramme au consul, à Candie (capitale de la Crète). Ce télégramme, me dit le brigadier, partira par un courrier qui met 8 heures. Le brigadier nous dit le lendemain matin qui nous amènera le soir à Pyrgos et que là, nous trouverons la réponse du consul.

A 16 heures 35 nous partons laissant les 2 baleinières et l'inventaire du matériel qui restent dans l'enclos des deux habitants. Tout ce matériel est en assez mauvais état. Après une heure et demie de marche dans la montagne, par des sentiers pleins de ronces à peine frayés, nous arrivons au sommet où nous trouvons des officiers et plusieurs notables qui nous reçoivent gracieusement et mettent plusieurs chevaux et ânes à notre disposition. A 18 heures 50, nous arrivons au village de Primias où nous sommes reçus avec le plus chaleureux accueil. Nous passons la nuit dans une maison du village sur des nattes et partons le lendemain pour Pyrgos où des ordres sont arrivés du consul de nous donner des secours. Le capitaine de gendarmerie me demande l'inventaire de ce qui a été laissé à Tris Ecclesies. Nous devons passer la nuit à Pyrgos et il est décidé de repartir le lendemain pour Candie, à la première heure.

A Pyrgos comme à Primias tout est mis en œuvre pour nous recevoir et nous nous devons de remercier les notabilités de ce village qui nous ont accueillis chaleureusement. À 16 heures arrivent des ordres du consul de rester à Tris Ecclesies où là un navire de guerre viendra nous prendre. Le capitaine de gendarmerie me demande alors un rapport sur l'attaque du sous-marin et me dit que le lendemain il viendra nous reconduire. Nous passons la nuit à Pyrgos et le 22 nous partons aussitôt, les gendarmes prêts, à 8 heures 30. Nous arrivons à midi à Tris Ecclesies. On me dit que le navire de guerre est venu et reparti le matin vers 9 heures.

Les 23 et 24, il vente, tempête, de violentes rafales viennent des montagnes et soulèvent des trombes d'eau. Nous n'attendons pas le torpilleur avec un temps semblable. Le 26, beau temps, à 10 heures 15 passent deux torpilleurs qui continuent leur route vers l'Est. L'équipage alors me demande à partir. Vu les ordres du consul d'attendre à Tris Ecclesies, je ne puis leur permettre. Ils partent cependant à vingt à 11

heures 20 pour Candie, la plus grande partie n'ayant plus de chaussures, dans un dénuement complet. Le 27, à 8 heures 30, je reçois des ordres du consul de rallier Candie. Ma lettre, partie le 22, avait une réponse au bout de cinq jours, retard causé par la mobilisation. Nous partons aussitôt, sous la conduite du capitaine de gendarmerie et du brigadier de Pyrgos et arrivons à Primias à 11 heures 30. Partis à 12 heures, nous sommes à Pyrgos à 13 heures 20, où d'après les ordres du consul, on doit nous fournir des montures pour gagner Candie. Toujours par suite de la mobilisation, on ne peut en trouver dans l'après-midi.

N'ayant plus de chaussures, fatigués par les onze jours que nous venons de passer, couchant sur la terre, dans un pays perdu, dénués de ressources, nous décidons d'attendre au lendemain, sur la promesse du capitaine de gendarmerie de nous donner des montures. Nous quittons le 28, à 4 heures 30 sous la conduite d'un guide et d'un gendarme et arrivons à Candie à 18 heures. L'équipage était arrivé la veille dans un état lamentable. Nous nous rendons aussitôt au consulat ; nous sommes reçus chaleureusement ; on nous donne aussitôt quelques effets usagés. Nous devons attendre le départ d'un bateau qui nous amènera à La Canée ou au Pirée directement. Nous sommes aux ordres du consul. On ne peut prévoir de départ, les bateaux étant réquisitionnés.

Fait sous toutes réserves, à Candie, le 29 septembre 1915

Signé: J. CHAUVELON

Avant de larguer la remorque, le sous-marin fit des signaux avec fanal blanc et fanal rouge. Il lui fut répondu de terre par les mêmes signaux suspects dans la montagne. Ces feux devaient être faits à une dizaine de milles dans l'ouest de Tris Ecclesies. Parti de Candie le 10 octobre à 15 heures 25. Arrivé à Marseille le 17 sans incident à signaler.

Signé : J. CHAUVELON



Sur le Pont du Belem, Julien Chauvelon, Marie-Virginie, son épouse, et leurs deux filles.
Les invités seraient un couple d'ambassadeurs.

**La Société des Amis de Rezé,
O R P A R et La Résidence Saint-Paul**

Conférences des mardis de l'histoire

Les dernières conférences à venir pour cette 9^{ème} saison (2014-2015)

Mardi 20 JANVIER 2015

Histoire et Chansons Jean Guiffan

Mardi 17 FEVRIER 2015

La Belle Epoque Jacques Bérigaud

Mardi 14 AVRIL 2015

L'opinion publique à Nantes et en Loire-Inférieure (1940-1944) Jean Bourgeon

Mardi 19 MAI 2015

Les communistes et le Seconde Guerre mondiale Michel Kervarec

Rappel :

Les conférences ont lieu à 14H30 à la Résidence Saint-Paul - 103 rue Jean Fraix - Rezé

L'entrée est gratuite.

INFORMATIONS DIVERSES

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC

Contact : M. KERVAREC, Président – tél : 02 40 75 47 60

Adresse internet : lesamisdereze@laposte.net

Reprographie

Mairie de Rezé

Mise en page

Magali GODOU

Prestations administratives

13 rue Fernand Doceul

44220 COUERON

Tél : 06 23 08 64 38

Email : mag442011@hotmail.fr

SIRET : 530 892 223 00013

N° ISSN : 2267-4012

*Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs
et de l'association Les Amis de Rezé.*



